

Noirceuil

Sandre



Sous la Cape

www.souslacape.fr

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, *Les Celtes mercenaires*

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, *Les Canines dans le pâté*

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

PATRICK BOMAN, *Amours, Délices et Morgue*

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, *Peabody se rince l'œil*

Opus six des célèbres aventures de l'Inspecteur Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax.*

YAK RIVAIS, *Francoquin*

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, *Spymaster vs Blackspider.*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade.*

JULES VEINE, *Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal.*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia.*

SANDRE



AUTRES LIVRES DE NOIRCEUIL

Un Battement d'ailes de papillon...,

Sous la Cape, 2013.

Le Diallèle,

Sous la Cape, 2013.

La première édition de
Sandre
a paru chez Obliques en 1994.

Noirceuil

Sandre

Sous la Cape

... Et j'ai vu cet inconnu en tenue de voyage, son sac sur l'épaule, qui regardait autour de lui le domaine dévasté. J'ai eu honte. Il me semblait qu'au premier regard on voyait à quel misérable état nous étions réduits malgré notre vaillance que je connus soudain dérisoire. Mon père ne savait plus quelles décisions prendre. Il avait entrepris d'abord, avec l'aide de mes deux frères, de briser les plus grandes statues. Mais, pendant ce temps, les plus petites se développaient. Et puis, que faire des morceaux de grandes statues qui risquaient de constituer autant de semences pour des statues nouvelles? Ils avaient tenté l'expérience, qui s'avéra par la suite catastrophique, de les enterrer à une profondeur telle que les risques de germination seraient quasiment nuls – du moins le croyaient-ils. En fait, soustraits à tout contact avec l'air, ces membres dispersés ne connurent point la régulation des fontanelles, et leur exubérance explosa quelques mois plus tard sans retenue aucune. Ils avaient utilisé à cette fin l'une des fosses de lavage final. Mais ils ne pouvaient à trois déplacer les socles des statues mutilées. Ils en étaient là quand ils s'aperçurent que les jeunes plants devenaient envahissants. Ils les arrachèrent, les brisèrent et les enfouirent dans une seconde fosse. De cette dernière, on dispute encore parfois pour savoir si ce qu'elle recèle est mort sous les décombres, si cela a crû avec le reste ou s'il faut attendre une vague de statues supplémentaires qui viendra achever de tout ruiner. Puis il fallut revenir aux statues mutilées. Des socles toujours en terre avaient poussé des racines nouvelles dans le sol et ces restes amoindris recommençaient à bourgeonner. Ils en étaient là de leur tâche lorsque cet inconnu surgit.

Jacques ABELLE,
Les Jardins Statuaires, éd. Attila.

Les Fruits

AMBRE ET SANDRE descendent dans le jardin. Les quelques marches du vieux perron sont recouvertes d'une mousse sèche que le soleil a jaunie. Sandre éprouve la sensation de fouler de ses pieds nus un tapis de velours dur ou le poil d'un animal inquiétant.

– *Nous commencerons par les fruits*, a dit Ambre.

Elle porte le panier d'osier chargé de cerises, de fraises et de framboises. Le jardin s'étend, derrière la maison, jusqu'à la haute haie d'ifs et d'épicéas. Au-delà, la plage.

À vrai dire, cet enchevêtrement d'herbes folles, de buissons et de massifs d'iris sauvages mérite à peine le nom de jardin. Les arbres tordus par le vent luttent contre le sable, partout présent.

Ambre saisit la main de son amie.

– As-tu peur ?

– Non, bien sûr, murmure Sandre.

Elle rougit un peu et son corps se trouble, mais non de frayeur. Elle respire à larges goulées qui font dresser la pointe de ses jeunes seins, sous le maillot. Ambre la regarde.

– Tu es belle, dit-elle simplement.

Elle se penche, comme pour l'embrasser à la naissance du cou, là où la peau recueille les rêves, mais ne fait qu'effleurer l'épaule des cheveux.

Comme si ce geste avait rappelé à la vie le jardin endormi,

Sandre perçoit le froissement des insectes, la chaleur salée qui fait suer les fleurs et l'air ruisselant sur son corps. Elle rit.

– Là, dit Ambre, nous serons à l'abri du vent.

Elle étend une serviette de bain sur laquelle elle pose son panier. Des fourmis s'approchent des fruits, Sandre s'allonge et ferme les yeux, attentive. Ambre, toujours debout, patiente : cette minute est précieuse et pure. Les heures – et aussi les nuits – qui viendront en feront luire l'orient dans l'écrin de la mémoire. Ses yeux s'attardent sur les pieds de son amie ; elle en a maquillé les ongles couleur sang, chaque orteil minuscule et serré devenant une fleur éclatante, dont les tiges sont les jambes, irriguant le ventre.

– Je boirai ta sève, dit-elle en riant.

Pour elle-même, elle précise :

« Ton foutre. »

Au-dessus du slip blanc, le ventre de Sandre s'incurve jusqu'à la naissance des côtes : une zone lisse et tiède, et le nombril, œil unique qui respire.

– *Là je poserai ma tête, mes nuits et mes rêves.*

Sous les coques de tissu blanc, elle devine les seins aux pointes dures, minuscules.

– *Je téterai tes désirs et ton lait.*

Le cou de Sandre vibre d'un rire secret, retenu. Sous les paupières fermées, Ambre lit l'impatience de la volupté. Les cheveux, comme des algues autour d'une noyée...

– Allonge-toi.

Sandre tend un bras. Le soleil obombre d'or les poils, fait courir la lumière du blond de la peau au bleu des yeux.

– Il faut d'abord se mettre nues.

Ambre détache le haut de son maillot et fait glisser le slip. Toujours dressée, elle écarte les cuisses. Une bouffée de

chaleur lui monte au ventre : les yeux de Sandre fouillent son milieu, se vautrent dans les irisations. Ambre lève les bras et s'étire. Sa bouche s'entrouvre ; l'air caresse ses lèvres pleines.

– *Le baiser du vent, avant le baiser de Sandre*, songe Ambre.

Son amie s'est relevée sur un coude. Sa rougeur s'accroît, miroir du corail dont elle ne peut détacher les yeux. Déjà, elle s'abandonne : le regard du voyeur est avant tout une défaite.

– J'aimerais tant qu'elle y colle sa bouche, se dit Ambre, dont le frottement sourd au creux des nymphes.

Sandre se dénude à son tour, pose son maillot sur celui de son amie, dont elle lisse l'entrejambe d'un doigt qu'elle porte à ses narines. Ambre, un instant détournée, a surpris le mouvement et sourit.

– Il faut commencer par les fruits...

Les cerises sont de l'espèce la plus noire : des Bigarreaux Moreau. Les grosses framboises pourraient encapuchonner la pointe des seins. Ambre en saisit deux, les pose sur les mamelons dressés, sans toucher la peau. Sandre gémit ; les fruits bougent quand elle respire.

Ambre s'incline alors et de sa bouche attrape le fruit le plus proche, puis l'autre. Ses lèvres n'ont frôlé les pointes qu'un court instant.

Sandre voudrait s'enfouir dans cette bouche qui se dérobe – elle porte la main à sa toison ; d'un doigt, elle écarte doucement les poils. Ambre se relève, lui prend le bras et le pose à plat sur la serviette.

– *J'ai cueilli le fruit*, murmure Ambre.

Si elle pense à la virginité, c'est à celle du fruit. La beauté n'est jamais vierge.

– La fraise est pour les lèvres, annonce-t-elle.

Elle choisit dans le panier la plus charnue, à la peau luisante, gorgée de sucre. Entre deux doigts, elle la tient dans

l'axe du soleil: Sandre, à l'arrière-plan est une dune dont la ligne ondule dans l'air chaud.

Les lèvres de Sandre se referment. Les doigts de son amie ont touché la pulpe du fruit et celle des lèvres. Ambre abaisse son visage, les nez se respirent. La bouche d'Ambre, au zénith, appuie sur le fruit; celle de Sandre, au nadir, l'engloutit. Le jus coule et les lèvres se joignent. Sandre essaie de glisser la langue, mais le fruit est un fourreau et Ambre se détache.

– La cerise est pour moi.

Ambre saisit une bigarreau; s'étant redressée, elle enjambe le visage de Sandre et pose ses pieds nus sur les cheveux épars. Debout dans la lumière, on dirait un portique d'ombre, la nef d'un temple. À l'absolue verticale de la bouche de Sandre, Ambre saisit d'une main la lèvre du sexe et, de l'autre, y enfouit la cerise.

– La cerise est inaccessible: ainsi je serai pour toi tant que ton désir n'aura pas mûri, comme le fruit, à la chaleur de mon corps. Quand tu seras prête, nous mangerons la cerise.

Véronique

AU COLLÈGE Sainte-Marguerite-des-Oliviers, une grande brune avait initié Ambre aux jeux du corps.

Les dortoirs et les salles de classe sans âme, poussiéreuses, semblaient aspirer la jeunesse et les désirs des filles, comme abandonnées par leurs familles à la tristesse du lieu...

Parmi les ombres creuses qui hantaient les corridors de l'Institution, Ambre avait tout de suite remarqué Véronique, une tache de couleur insolite. Elle venait du Midi et son accent chantant irritait les religieuses à la voix terne, aux corps fanés. Ses yeux brillaient, à la lumière, dans la pénombre, à la nuit même, hublots d'une fournaise intérieure, d'un feu sacré et permanent.

Quant elle y songe, c'est cela qu'Ambre se rappelle avec le plus de netteté : les flammes dévorantes allumant le ventre et le visage.

Véronique occupait le lit voisin ; l'habitait, plutôt. Plus âgée qu'Ambre d'un an ou deux – mais, en ces lieux de l'adolescence, c'est un abîme que seul peut franchir le pont de la volupté : à seize ans, les filles de dix-huit sont des *vieilles* ; les femmes de trente ans des mortes en sursis.

La toilette du soir était une cérémonie brève – les lavabos d'émail installés par les religieuses, à dessein, sur le palier glacial aux fenêtres toujours claquant – au cours de laquelle les jeunes pensionnaires se lavaient le visage d'un bref mouvement

du gant. Les plus téméraires, après avoir furtivement vérifié qu'aucune surveillante ne rôdait, plongeaient la main sous la tunique de nuit et recueillaient, honteuses et coupables, les sueurs du sexe qu'elles rinçaient à grande eau.

Véronique se déshabilla, insensible au vent et aux réprimandes ; ses compagnes ahuries regardèrent ce corps de femme aux seins pleins, les fesses dures et rondes, le ventre lisse : lieu de péché, assurément, mais plus d'une aurait aimé enfouir les mains ou le visage au déversoir masqué par une toison abondante et dont les lèvres appelaient le baiser secret ; pensée coupable, que le confesseur punirait avec sévérité après l'aveu (à ces instants de révélation des désirs ingénus mais interdits, la main du père Thomas – plus d'une l'avait remarqué – s'agitait furieusement sous la soutane).

Véronique, dès le premier soir, fut aussi haïe qu'incomprise, autant désirée que peu aimée. Seule Ambre ne détourna pas les yeux et lui sourit.

– Tu es belle... et si différente de nous !

Véronique ouvrit ses lèvres, à mi-chemin entre le sourire et le baiser.

– Comment fais-tu pour conserver ton bronzage toute l'année ? demanda Ambre, qui ajouta :

– On ne voit pas la marque du maillot...

– C'est la couleur naturelle de ma peau, répondit Véronique.

Elle saisit la main d'Ambre et la plaqua contre son ventre. Son corps est un arbre plein de sève au cœur d'une forêt foudroyée, pensa Ambre, dont la main remonta lentement, sans qu'elle y prît garde, pour s'arrêter près des seins. Elle n'osa toucher plus haut et se mit à trembler.

alentour, les pensionnaires avaient cessé de chuchoter, les bruits de toilette s'étaient tus.

– Les sales gouines! cracha l’une.

Véronique lut sur le visage de sa nouvelle amie qu’elle ne comprenait pas. Son sourire devint plus nettement un baiser.

– Je t’expliquerai ce que ces folles ignorent.

Sa voix chantante enveloppa le corps d’Ambre comme une nuée de papillons. Elle aurait aimé se déshabiller, elle aussi, et serrer son corps contre Véronique. Mais devant les splendeurs accomplies de sa compagne, l’adolescente se croyait laide: elle ignorait encore la saveur des fruits verts et la douceur un peu âcre de leur jus.

– *Cette nuit...* murmura Véronique à son oreille.

En rang par deux, leurs pieds nus sur le carrelage, les pensionnaires pénétrèrent dans le dortoir, sous l’œil vigilant de sœur Marie-Angélique. Véronique avait passé sur son corps la tunique de nuit mais, avant de se glisser entre les draps, elle la remonta sur ses cuisses écartées. Ambre, pendant quelques secondes, entrevit le lieu secret – les lèvres écarlates, le corail embué d’écume.

Elle voulut crier: «*Je t’aime, Véronique!*», mais ne put que murmurer: «*Cette nuit, ô oui...*»

Après la prière insipide, que Véronique récita d’une voix forte en bougeant bizarrement la main sous le drap, sœur Marie-Angélique éteignit les lumières. Les pensionnaires s’endormirent pesamment, à peine troublées par des rêves mort-nés.

Ambre écoutait la nuit couler le long des fenêtres haut placées. Les minutes avaient la consistance d’une mousse tiède, la saveur de la vanille – qui fond entre les dents, les grains s’éparpillant contre le palais. Des ombres glissaient dans la grande pièce, étranglaient une à une ses compagnes dans leur sommeil.

– *Viens pisser.*

Ambre se leva, posa ses pieds nus dans les pas nus de Véronique, la longue chevelure brune l'entraînant vers le naufrage des corps. Les toilettes, installées à l'autre extrémité du dortoir, à l'opposé des lavabos, consistaient en un réduit obscur, quatre cabines aux portes fermant mal, dégageant une forte odeur d'urine. Ambre huma les exhalaisons des pensionnaires comme une promesse de plaisirs inconnus. Elle saisit la main de Véronique et la plaça, par-dessus la chemise de nuit, sur son sexe.

– *Volupté!* dit Véronique.

Elle appuya sur le triangle, faisant rouler le tissu entre ses doigts.

– *J'ai envie de pisser,* chuchota-t-elle, comme s'il se fût agi de la chose la plus grave du monde.

Elle fit passer sa tunique par-dessus ses épaules. Ambre l'imita. La lune éclairait en plein le réduit; elles se regardèrent, campées chacune dans un rayon de lumière pâle, deux créatures féériques au seuil du combat, cherchant à se fasciner mutuellement. Ambre aurait voulu la serrer contre elle et mêler sa bouche à la sienne – elle percevait obscurément que la salive est un lien plus dur que les serments.

Véronique la repoussa doucement.

– *Tu embrasseras mon sexe, d'abord.*

Elle ouvrit la porte d'un cabinet et posa les pieds sur les deux marches de faïence. Ambre, accroupie, regardait. L'urine coula. L'odeur neuve rejoignit les odeurs anciennes et l'eau claire se mêla à l'eau sombre.

– *C'est bon,* murmura Véronique.

Elle ajouta :

– *Mets ta main, vite!*

Ambre allongea un doigt et le posa sur le sexe humide. L'urine chaude coula dans sa paume ouverte, comme le sable

l'été sur la plage. Véronique prit sa main, la promena de l'entrejambes aux cuisses de façon que la peau fût mouillée le plus loin possible. Lorsque le jet diminua, elle gémit.

– *Étends-toi...*

Ambre se glissa entre les cuisses de son amie, le corps nu sur le carrelage, les cheveux flottant sur l'émail. Son cœur battait follement.

Véronique s'assit, le cul descendant avec lenteur vers le visage d'Ambre; l'urine lui mouilla le front et les joues et, sur ses lèvres, Ambre goûta l'âcre saveur mêlée à celle, plus subtile, du foutre.

– *Ta langue! ta langue!* supplia Véronique.

Ambre explora, d'abord timidement, les abords du sexe. L'abondance des poils, d'où perlaient sans cesse des gouttes d'or qui s'écoulaient dans sa gorge, l'égarait. Elle découvrit enfin la fente tiède, humide et odorante. Elle suçà les nymphes brunes; cela lui rappela un fruit qu'elle avait aimé, petite fille, et dont la saveur avait hanté ses rêves.

Sur une injonction muette de son amie, dont le corps se déplaçait en un lent mouvement de balancier, elle appliqua sa bouche au clitoris, ignorant encore qu'il était dispensateur de folles voluptés et que bien des femmes, pour n'avoir su le découvrir, avaient perdu à tout jamais le goût de vivre.

Véronique loin au-dessus d'elle gémissait, allant et venant sur le visage de sa compagne comme pour l'effacer. Le nez d'Ambre venait buter contre l'anus. Elle en captait au passage les odeurs poivrées et enivrantes. Par moments, sa langue s'y égarait et Véronique en gonflait les pétales, charnus contre les lèvres d'Ambre qui les aspirait.

Véronique se plia gracieusement et caressa de ses cheveux les formes déliées et juvéniles. Elle savait les espaces du corps où la bouche fait naître les frissons majeurs.

Blanc sur l'émail, le corps d'Ambre était une fleur et la bouche de Véronique le colibri qui en pompait les sucs. Elle frôla la peau intérieure des cuisses, de la paume lissa les poils rares – la motte était bombée et dure; Ambre, arquée, se tendit vers elle.

– *J'ai chaud...*

Véronique posa ses lèvres sur le sexe d'Ambre; les poils soyeux s'immiscèrent dans sa bouche. Elle les lissa puis se colla plus fermement au ventre.

– *Un baiser d'orchidée*, pensa-t-elle.

Elle respira profondément, grisée par les odeurs naissantes. Son nez fouilla l'humidité et, de la langue, elle décapuchonna le clitoris. Le corps d'Ambre se raidit.

– *J'ai envie...* gémit-elle.

L'eau gicla au fond de la gorge de sa maîtresse, qui la savoura avec la science des goûteurs de vin vieux.

Elles se relevèrent alors et joignirent enfin leurs lèvres.

– *À présent, nous voici sœurs d'infamie*, dit Véronique d'une voix grave. *Un lien plus sûr que le sang.*

L'œuf

DANS LE LIT de Sandre, la nuit descend, comme une mouette sur la mer, avec de lents froissements d'écume. Elle épie sa compagne, voudrait toucher son corps; Ambre est si proche... Son odeur est une pierre que vient battre le fleuve du désir, inlassablement.

Ambre sourit:

– Il faut d'abord que tu apprennes à écouter.

Elle reprend son récit:

Sœur Marie-Angélique était de ces femmes qui, jeunes, prennent le voile pour mieux se livrer au plaisir dans le secret des alcôves et des absides, ignorant que les hommes aussi savent caresser. Le feu sacré, l'embrassement sensuel qui la consumait la tenait sans cesse éveillée, vigilante et prête à *tout*.

La nuit, elle hantait les dortoirs, errant, sa tunique de nuit très ouverte. Il lui arrivait de soulever les draps et de flairer les belles pensionnaires – elle s'enivrait ainsi et, titubant, se mettant nue, frôlait de ses seins les visages endormis.

Véronique, feignant le sommeil, la surprit: lorsque les lunes jumelles descendirent vers sa bouche, elle fit basculer la religieuse et enfouit son visage dans la chair parfumée. Ambre dormait.

Marie-Angélique soupira doucement; elle prit la main de Véronique, l'entraîna à l'abri des ténèbres indiscretes. Ce qui se passa dans la cellule, Ambre ne le sut que plus tard – Véro-

nique avait franchi un cercle supplémentaire dont elle semblait vouloir l'éloigner.

À partir de cette nuit-là, Véronique délaissa sa couche – dès que ses compagnes du dortoir des *Hirondelles* s'étaient assoupies, elle rejoignait la religieuse pour ne revenir qu'au petit matin, les yeux perdus.

Marie-Angélique était de ces blondes à l'embonpoint gourmand, à la chair somptueuse et conquérante – des seins généreux, un cul de fermière sain et solide, une bouche dévorante.

C'est elle qui surveillait les repas, dans le réfectoire des grandes, salle austère et passablement décrépée, aux murs suintants.

Un soir, on servit aux pensionnaires des œufs durs – c'était jour de pénitence, ce qui signifiait qu'on vendait aux parents un repas copieux et que l'on servait aux enfants maigre pitance. Les filles se plaignirent et, tandis qu'une des leurs récitait sans enthousiasme un passage de *la Légende dorée*, elles commentèrent avec humeur la brièveté du repas.

Ambre, que cette rapacité teintée de bigoterie avait outrée plus que toute autre, attira l'attention de ses camarades : elle éplucha son œuf et le promena lentement sur ses lèvres, donnant de petits coups de langue avec un air gourmand. Elle amusait fort les jeunes filles, bien que peu d'entre elles aient saisi l'obscénité de son mime. Sœur Marie-Angélique avait suivi la scène. Elle l'interpella durement :

– Donnez-moi cet œuf ! Ce soir, vous ne mangerez pas, car vous souillez par la pensée la nourriture que Dieu a bénie.

– N'est-ce pas plutôt insulter la Nature que de laisser des corps jeunes sans nourriture ? répondit Ambre avec humeur. Ses yeux étaient parcourus d'éclairs de colère.

La religieuse partit d'un grand rire auquel se mêlaient des éclats de glace noire.

– Apprenez, petite sottie, que ces *jeunes corps* qui vous obsèdent recèlent des nourritures que des abîmes ne pourraient engloutir.

Et elle fit disparaître l'œuf dans un repli de son habit.

Pour Ambre, depuis quelques semaines la nuit était devenue froide et grise. Dans les lavabos glacés, les pensionnaires chuchotaient ou ricanaient. Véronique frottait ses jambes avec des huiles odoriférantes, indifférente à ses désirs et à ses larmes. Véronique posa un pied dans le lavabo, offrant à Ambre le paysage secret où son désir s'était à tout jamais égaré. Elle éclata d'un rire fort.

– Pauvre Ambre! dit-elle tout bas, *et terrible nuit...*

Les sanglots d'Ambre redoublèrent. N'attendant aucun secours de ses camarades, trop heureuses de se repaître de son malheur, elle courut au dortoir et se réfugia au fond des draps, cherchant l'apaisement au creux des odeurs anciennes.

Au milieu de la nuit, elle s'éveilla, l'estomac tirillé par la faim. La lune éclairait les travées. Ambre se tourna vers le lit de Véronique, vide.

Un léger bruit, bref halètement – plainte ou soupir d'un animal blessé, – traversa la nuit. Ambre se leva et courut aux toilettes. Sans faire de bruit, elle glissa la tête dans l'entrebâillement d'une porte – et vit un œil blanc et mort, frappé par la lune au centre d'une paire de fesses immaculées. Par la seule gymnastique du sphincter, Marie-Angélique, accroupie au-dessus de la cuvette d'émail, faisait aller et venir dans son cul l'œuf confisqué à Ambre quelques heures plus tôt; seuls *symptômes* de l'extraordinaire gymnastique: un ample mouvement de la poitrine et les gémissements de bête de la religieuse.

Ambre était fascinée et troublée par cette éclosion cyclique, comme d'un oiseau monstrueux, dont les cuisses de la reli-

gieuse eussent été les ailes, cherchant à prendre son envol d'un nid de glaise gluante. La langue de la religieuse dardait dans l'air moite, des filets de salive coulaient sur ses seins. Au bas, un peu d'urine s'échappa qu'elle recueillit d'un doigt pour s'en mouiller le ventre. Le rythme se précipita. L'œuf, œil unique de ce cul cyclopéen, clignait, distendant la paupière anale.

Bien que rien n'eût révélé la présence d'Ambre, la religieuse tourna son visage vers elle :

– *Viens!*

Ambre, proie consentante, se glissa sur l'émail. Les pieds nus de Marie-Angélique écrasaient ses cheveux. Elle suçait un à un les orteils froids. Au loin une chouette hulula. Le cœur de la jeune pensionnaire battait dans son rêve; les pointes de ses seins étaient dures, douloureuses. Le cul descendit enfin vers sa bouche, hiératique, monstrueux et désirable. Ambre ferma les yeux. L'œuf se *posa* sur ses lèvres, tiède et lisse. Ambre sortit la langue et le lécha, lentement. L'œuf disparut. Et revint. Cette éclipse de l'astre des profondeurs accrochait l'éclat sans chaleur de la lune, un tunnel de lumière, dont l'extrémité éclairait l'ove alternatif, trouant l'épaisseur de la nuit.

La religieuse pesa sur la bouche d'Ambre et se contracta. L'œuf fut soudain épais, étouffant. La jeune fille essaya de se dégager. Marie-Angélique partit d'un rire terrible et sourd.

– *Mange l'œuf, petite sotte. Le chemin qui va du cul aux lèvres l'a purifié de la faim.*

§

Plusieurs semaines passèrent. Véronique rejoignait parfois Ambre dans son lit, la quittant au milieu de la nuit après avoir posé ses lèvres au pli du drap.

Ambre était heureuse de partager son plaisir et son secret :

elle espérait qu'un jour, elle aussi irait dans la cellule de la religieuse, lieu terrible et de plus en plus désiré.

Un soir, Véronique chuchota à son oreille :

– À minuit, tu te cacheras dans les toilettes.

Le réduit parut à Ambre plus étroit et sale qu'à l'ordinaire. Les orifices des cuvettes étaient des bouches noires et souillées.

Marie-Angélique et Véronique se tenaient debout, nues et enlacées, la peau cuivrée contre la chair pâle ; les mains glissées dans l'entrejambes allaient et venaient, ressassant les caresses.

Ambre se fondit dans l'ombre, mordant ses lèvres. Une larme coula sur sa joue ; elle l'avala avec rage.

Véronique s'étendit sur l'émail de la cuvette. La religieuse enjamba son visage. De sa cachette, Ambre ne perdait aucun détail de la scène. Sa poitrine était douloureuse d'attente, de plaisir et de jalousie. D'une main, elle releva la tunique de nuit et chercha le bouton de chair tiède.

Comme sur la bouche d'Ambre, le cul de la religieuse se plaça sur celle de Véronique, sans toutefois la toucher. Dans l'espace étroit allait et venait la langue de Véronique. Les lèvres antihétiques se gonflèrent.

L'œuf apparut, noir.

– *Mange*, soupira la religieuse. *Les nuits sans lune, l'œuf et les astres sont obscurs.*

Le chocolat

SANDRE ET AMBRE descendent l'escalier du jardin. C'est le deuxième jour. La mer est toujours présente à l'esprit de Sandre mais le vent ne torture plus les arbres. Les deux jeunes filles ont mis leur maillot. Ambre, déjà femme, et Sandre, encore ancrée dans les ferveurs de l'adolescence, offrent leur beauté à la lumière.

Sandre porte la serviette de bain. Son visage est éclairé par le désir et la certitude de l'embrasement. Ambre voudrait lécher sa bouche. Elle tient à la main une tablette de chocolat noir très amer.

– C'est pour le goûter ? demande Sandre.

– C'est pour *apprendre*, répond Ambre.

Elle ajoute :

– Avant de toucher mes lèvres, ta bouche mangera le chocolat.

Elles s'étendent dans l'angle opposé du jardin, comme si le lieu choisi la veille avait perdu son pouvoir et sa magie et qu'il faille renouveler la géométrie du désir en se mouvant sans cesse dans l'espace – peut-être une partie d'échecs, une case sombre, une case de lumière, Ambre déplaçant les pièces selon des règles à elle seule connues.

– Que s'est-il passé après cette *nuit* ? demande Sandre.

– Dans le pensionnat, on ne voyait, en dehors du confesseur, qu'un homme, personnage austère, mais au regard bien-

veillant. Une belle moustache, qu'il lissait fréquemment, dominait sa bouche gourmande. On le disait jardinier, mais je ne l'ai jamais vu entreprendre d'autres travaux qu'un polissage incessant et maniaque des statues disséminées dans le parc. Les pensionnaires l'aimaient bien.

Il racontait des histoires, d'une belle voix grave entrecoupée d'un rire bref: des lieux étranges, perdus, souvent cruels, qu'il peuplait de voyageurs inquiets et d'observateurs désabusés. Il inventait sans se lasser des pays imaginaires, décrivait avec une exactitude d'ethnographe les mœurs et les coutumes, parlant du travail des hommes et de la beauté des femmes dans l'éclat d'un soleil qui ne déclinait qu'au soir de leur propre vie. Retirant ses lunettes, il les essayait lentement et, posant la main sur les genoux de la pensionnaire qui s'était blottie contre lui, nous regardait une à une et prenait la mesure de la qualité du récit à l'attention fascinée de son auditoire.

« Là-bas, au-delà d'une grande mer qui bat – le cœur de la terre – on découvrira une île. Tout autour, l'eau est couleur d'améthyste, même si le ciel reste d'un bleu singulier.

» Les pêcheurs sont heureux; ils mènent une vie rude mais, le soir, près des feux qu'ils allument sur la grève, ils parlent des vagues, des poissons et des monstres marins entr'aperçus par les mailles des filets qu'ils déchirent. Ils évoquent aussi la beauté du ciel, les lignes pures des barques tirées sur le sable, ou la courbe douce du sein d'une jeune fille qui se baigne nue dans le lagon.

» Le lendemain, autour d'autres feux, les plus belles histoires seront reprises par d'autres conteurs, les créatures marines inconnues devenues plus menaçantes et les jeunes filles, sirènes. Et ainsi, jusqu'aux rivages les plus reculés de l'île, pour revenir un jour au premier conteur – qui, en ayant oublié

entre temps la version originale, l'enrichira à son tour jusqu'à cet autre récit, encore plus beau, venu d'un autre rivage... Ces histoires sont dangereuses, elles portent en elles l'ivresse de la mer, qui fait errer les hommes loin des sentiers de la raison. »

Le narrateur s'arrêta un instant et, puisant dans un paquet de *gris* un tabac à l'odeur forte, roula entre ses doigts une minuscule cigarette. Rejetant d'une main lasse la mèche qui lui barrait le front, il reprit le cours du récit :

« C'est dans cette île que me fut contée – à l'époque jeune mousse embarqué de force sur un navire, j'étais parvenu à fuir avec la complicité de Mahiva, une indigène dont j'étais tombé éperdument amoureux... »

Il s'interrompit, sourit malicieusement.

« Mais je vous raconterai cela une autre fois... – que me fut contée l'histoire de Moharé, un pêcheur persuadé que la mer sur laquelle ils voguaient sans jamais s'éloigner de l'île qu'elle risquât de disparaître à la vue, s'étendait à l'infini du monde jusqu'à des rivages inconnus et merveilleux qu'il désirait visiter.

» “Du plus loin que nous sommes allés, répliquaient les plus téméraires de ses compagnons, nous n'avons vu que l'eau se jeter sur l'eau. ” Moharé ne répondait rien ou murmurait : “Je verrai bien... ”

» Il partit un matin, après avoir chargé sa barque de provisions d'eau douce et de nourriture, suffisamment pour survivre un long mois.

» Les pêcheurs scrutèrent la mer pendant une lune, puis une autre lune encore. Ils se lassèrent, hochèrent la tête et retournèrent à leurs occupations : c'étaient des hommes simples. À la veillée, les conteurs récitèrent l'histoire de ce jeune pêcheur orgueilleux, parti conquérir les flots pour ne jamais revenir ; l'histoire, ayant fait trois fois le tour de l'île, finit par épuiser sa charge de merveilleux.

» Les pêcheurs oublièrent Moharé; mais lui ne les oubliait pas, il revint.

» À cet étranger bizarrement vêtu, les pêcheurs se montrèrent d'abord hostiles. Moharé ne dit rien, car il avait oublié la langue de sa jeunesse (c'était alors presque un vieillard). Il déposa sur un plat quelques *cabosses*, puis remonta dans sa barque et disparut à jamais.»

Le jardinier fit une nouvelle pause, roula une autre cigarette. Les pensionnaires avaient resserré le cercle; il sentait contre ses cuisses la pointe de jeunes seins et une haleine douce courir sur son visage.

«Voilà l'histoire du *cacao*... Mahiva me l'a racontée sous les étoiles tandis que, ivre de bonheur, je respirais sa peau parfumée.»

Perdu dans son rêve, il se tut. La grappe des jeunes corps se délia, comme à regret. Avant que nous ne retournions à nos jeux, il ajouta :

«Les adultes confondent les friandises et le chocolat. Ce dernier est un mets sacré: le rituel autant que la dégustation important. Et son goût fort n'est pas sans rappeler ce que les Allemands nomment un *petit reste de terre*.»

Véronique, la plus assidue de ses auditrices, avait laissé fondre entre ses doigts la barre qu'elle avait tenue pendant le récit du jardinier. Elle me les fit sucer.

Le jardinier avait repris son obsédant polissage des statues du parc.

– *Elles sont belles!* soupira Véronique, et *blanches*...

– *Blanches*, comme sœur Marie-Angélique...

Véronique se blottit contre moi et, posant sur mes lèvres un doigt maculé de chocolat, me murmura à l'oreille :

– Oh! *noir* comme Marie-Angélique...

Ambre regarde Sandre droit dans les yeux.

– C'est ainsi que l'on apprend. Il faut commencer par le chocolat.

Elle a placé la tablette à l'ombre et, malgré la chaleur, elle est restée dure.

– Déshabille-toi, ordonne-t-elle.

Sandre retire le maillot. Sa poitrine se soulève. Un peu de sueur brille au ventre. Ambre aimerait en lécher le sel, comme une petite chèvre. Elle regarde les poils fins, devine le désir qui perle à la fente délicate. À son tour, elle se dénude.

– Comme hier? interroge Sandre.

– Aujourd'hui, le fruit a *mûri*.

Ambre casse une barre, la saisit entre deux doigts.

– Regarde bien!

Elle se met à genoux, pose la tête sur l'herbe. Ses fesses, ainsi relevées, sont devant les yeux de Sandre, écarquillés sur l'œil central. Ambre y enfonce la barre de chocolat et demande à Sandre de s'allonger. Elle se relève et enjambe le visage de son amie.

– Tu ne toucheras pas le fruit, la prévient-elle d'une voix tendre.

Les yeux de Sandre ont la beauté de la glace qui, à très haute altitude, capte des reflets de turquoise dans la transparence de l'air.

La chaleur empoisse les poils dorés d'Ambre, qui murmure :

– Es-tu *prête*?

– Je t'aime, répond Sandre.

Ses lèvres sont ouvertes.

Une mouette pousse un cri; tandis que le cul descend vers la bouche, l'oiseau remonte à grandes brassées d'azur. On entend ses ailes fouetter l'air.

Sandre a posé ses lèvres. Ce premier baiser, c'est la tenta-

tion du fruit, se dit-elle. Elle aime la fraîcheur, inattendue, et le parfum de chair mate auquel se mêle l'odeur du chocolat.

L'œillet se contracte. La langue de Sandre est un pont de salive tendu. Ses mains caressent les fesses d'Ambre qu'elles supportent comme les anses d'une amphore.

Sandre goûte le chocolat.

– Demain, nous irons sur la plage. La cerise va mûrir dans la mer.

La cellule

LA PLAGE, longue bande de sable, est peu fréquentée par les baigneurs qui préfèrent s'agglutiner autour des parkings bruyants et surpeuplés. De la maison, un sentier s'enfonce entre les dunes et mène au lieu secret: quand la marée descend, on découvre un ancien fortin de béton qui s'enlise peu à peu, un carré de pierre dure sur la douceur du rivage. Une facile escalade mène au toit. Là, un creux de deux mètres sur deux recouvert de mousse, protégé des regards indiscrets, que la mer vient battre à son plus haut mais ne recouvre jamais.

– Aujourd'hui, tu goûteras les lèvres d'Ambre.

L'air est devenu plus chaud, épais de cette attente du ventre et de la bouche. Les odeurs pénètrent Sandre en torons voluptueux. Elle pose la main sur le bras de son amie, et son pied sur le sien. La peau est fine, même si le sable y dessine des reliefs crissants.

Le vent dresse la pointe des seins dénudés d'Ambre. Sandre pose ses lèvres sur celui de droite sans que sa compagne proteste: c'est l'heure des fruits du ventre, le reste de son corps est un désert mat, insensible à la caresse. Sandre relève la tête, un peu de salive brille à la pointe du sein.

– Sœur Marie-Angélique et Véronique entretenaient avec le jardinier des rapports obscurs; il prétendait qu'un jour, il polirait leurs statues. Peu après qu'il nous eut conté l'histoire

du chocolat, Véronique m'emmena dans la cellule de la religieuse. Cette pièce, froide et morte, était le décor neutre d'une passion sauvage: d'ignobles saint-sulpiceries écaillées enlaidissaient les murs chaulés. Seul le lit rompait avec la tristesse du lieu – un large matelas posé à même le sol, recouvert d'un drap fin et d'une couette de duvet.

Sandre imagine ce décor, le carré blanc du lit qu'elle compare au cube noir du blockhaus sur la mer. À nouveau la prend ce vertige qui confond la lumière et l'obscur, les ardeurs du corps et les rêveries de l'âme...

Au centre de son repaire, Marie-Angélique nous accueillit, déjà nue sur le drap, les jambes très écartées, dans l'axe de la porte. Elle se caressait le haut du sexe. Ses seins remuaient prodigieusement à chaque secousse. Véronique retira sa tunique de nuit et me fit signe de l'imiter.

– *Ne garde que ta peau*, murmura Marie-Angélique.

Je crus à une plaisanterie; il n'en était rien. Se déroulaient dans ce couvent des fêtes étranges et je crois n'avoir été mêlée qu'aux jeux les plus innocents – j'ignore à quelle profondeur est descendue Véronique pour n'en jamais remonter. Les religieuses firent courir le bruit d'une fugue: orpheline, qui se serait soucié de la réclamer?

– Que tu es belle! s'écria Marie-Angélique. Il faut salir *cela*.

Comme je ne comprenais pas, Véronique enchaîna:

– N'as-tu jamais désiré souiller ce que tu vénérâs le plus, blesser ce qui t'était le plus cher?

Les paroles de Véronique avaient goût de sang et l'attrait de la violence; je me demandai où la conduirait cette religieuse à qui elle avait fait l'offrande de sa beauté et de son cœur.

À cet instant, d'un soupirail qui donnait à la tête du lit

monta ce qui me sembla un sanglot ou le froissement d'une chair contre la pierre. Marie-Angélique fixait des yeux cette bouche opaque et tout son corps frissonna.

– Le vent fait entendre une bien curieuse musique, la nuit, quand il parcourt les souterrains du couvent. On dirait qu'il a *faim*.

Elle ajouta :

– Mes chéries, nous allons commettre *des horreurs*.

Elle culbuta Véronique sur le lit et l'embrassa avec férocité – c'est bien le terme, – lui dévorant la bouche où elle crachait une salive épaisse, qui dégoulinait sur les joues mates.

– À ton tour, Ambre. Remplis cette bouche de ta bave.

Je posai doucement mes lèvres sur celles de Véronique, très mouillées. Un peu de sang perlait à ses dents dont j'ignorais s'il fut le sien ou celui de la nonne. Je fis monter de la salive de ma gorge et la reversai à grands jets dans la bouche offerte. J'étais troublée à l'extrême de la facilité de l'offrande et j'éprouvai la nécessité, une fois le jeu commencé, de remplir sans cesse cette cavité, dussé-je m'assécher absolument. J'ignore encore si cette volupté était *sale*, mais le visage de Véronique rayonnait comme d'une sainte. Elle eût absorbé avec la même ferveur n'importe quelle substance, du moment que la religieuse le lui ordonnait : on ne pouvait résister à ce corps blanc, lisse et plein, ni aux yeux de Marie-Angélique, réservoirs des plaisirs indicibles, qui façonnaient notre âme à l'argile tendre et molle.

La nonne s'activait à recueillir par le bas le trop-plein que je déversais dans la bouche de Véronique. J'entendais ses grandes lampées, entrecoupées de gémissements obscènes et d'un charabia ordurier mêlé à un latin de messe noire.

Sandre imagine le plaisir de Véronique et celui de la nonne, comme elle écoute la mer battre cette sentinelle de béton. Elle

se dilue dans le récit d'Ambre – engluée dans les mots, les odeurs et le désir.

– Véronique, cette nuit-là, devait être noyée. Par le principe des vases communicants qui exige l'équilibre des humeurs, Marie-Angélique versait à ma bouche ce qu'elle recueillait à la source du ventre; je rendais à mon tour l'*ambrosie*, mêlée de salive, entre les lèvres de Véronique. Le cycle ayant été rompu par l'assèchement de ma gorge, Marie-Angélique ordonna :

– Accroupis-toi sur sa bouche.

Comme j'hésitais, Véronique crocha mes cuisses et d'un vigoureux mouvement des bras, me planta, comme un miroir sombre, à la verticale de son désir.

Elle colla ses lèvres à mon sexe.

– *Pisse-moi dans la bouche...*

Marie-Angélique ajouta en riant :

– Le jardinier t'a raconté l'histoire du chocolat. Tu me rendras le présent de Véronique, celui de la nuit sans lune.

Ce que la religieuse appelait *des horreurs* pouvait aussi, je le compris alors, représenter le don le plus élevé de l'amour; l'écart n'est que dans les mots, la nature du don importe peu.

Pour la deuxième fois, je me délivrai sur la bouche de mon amie. Je sentais sa langue dénouer la source, au plus profond puis revenir au bouton qu'elle enlaçait d'une caresse rêche, et, enfin, à l'orifice gonflé sous l'effort. Marie-Angélique, allongée sur la patiente, contemplait le monstrueux baiser.

– *Le feu liquide du dragon*, murmura-t-elle avec ferveur.

Vint l'heure noire; Marie-Angélique remplaça Véronique sur la couche passablement mouillée. Seule je demeurais aussi immobile que les statues du parc. La nonne lécha longuement mon sexe : en recueillant les quelques gouttes qui perlaient, elle achevait le baiser de Véronique où devait commencer le sien.

À nouveau, par le soupirail, monta une plainte.

– Oh... le vent a faim, le vent a faim, répéta d'une voix sourde la religieuse. *Il faut nourrir les profondeurs.*

La langue de Marie-Angélique s'enfonça dans le lieu étroit. Je la comparai au Serpent de la Genèse dardant le corps d'Ève pour y planter le fruit de la damnation. Cette langue en avait la longueur et l'extrême habileté. Une image saugrenue me traversa l'esprit, celle d'une *religieuse* (le gâteau au chocolat) affaissée sur un napperon de papier blanc. Puis je déliai le serment des ténèbres.

Marie-Angélique poussa un profond soupir et, m'envoyant d'une bourrade rouler sur le côté du lit, attira contre sa bouche celle de Véronique.

– Ainsi, dit Sandre, il y a les baisers noirs et les baisers transparents.

– Oui, répond Ambre en souriant, de même que certains fruits ont besoin de la lumière du soleil et d'autres de la chaleur du ventre.

La mer lèche le blockhaus. Sandre se dit que la mer est un *espace de mûrissement*, qui rend le temps opaque et condense le désir en gouttes d'or limpides.

– C'est l'heure de la cerise, dit Ambre. Le dernier fruit.

Elle tend la main vers la plage, et ajoute :

– *Regarde!*

Un garçon court sur le sable. Il est nu et, pourtant, déjà revêtu de l'armure étincelante des chevaliers.

Les statues

LE LENDEMAIN, elles retournent sur l'île. Le goût de l'écume et la pulpe de la cerise se mêlent dans le souvenir de Sandre : les cuisses d'Ambre comme les racines d'un masque fabuleux, de part et d'autre de son visage, les yeux grands ouverts et les narines frémissant des parfums composites du corps et de la mer. Le sexe d'Ambre était un coussin de soie sur sa bouche et, quand la cerise apparut, elle promena la langue sur la peau tendue du bigarreau, essayant de ne pas toucher le fourreau de chair, ainsi que l'avait ordonné sa maîtresse. Une vague plus forte lança une gerbe d'écume et l'écume du ventre coula dans la bouche de Sandre, tandis qu'elle entendait le ressac gémir à l'unisson de son plaisir.

Pendant la nuit, Ambre s'est serrée contre elle, a glissé le long de son corps et a respiré parmi les poils les fragrances rares de l'adolescence.

– *Lèche-moi*, a supplié Sandre.

– Plus tard, tu sauras que le dernier baiser est aussi le premier.

La mer creuse des rigoles le long des murs de béton, sapant peu à peu le matériau – dans quelques millénaires, tout sera sable à nouveau et le passage des hommes oublié.

Dans les formes dessinées sur la plage par le jusant, les jeunes filles inventent des corps, immobiles statues revenues à la mer pour la dissociation finale.

– J’avais remarqué, dit Ambre, combien certaines statues du parc étaient vieilles et rongées par les intempéries quand d’autres semblaient animées d’une vie de pierre neuve : les statues peuvent-elles aussi vieillir et mourir ? De temps à autre, les religieuses débarrassaient un socle. Les collégiennes se rassemblaient et commentaient la nouvelle venue :

– C’est une sainte, disait l’une.

– Une grande pécheresse, répliquait l’autre.

Le jardinier concluait sur un ton mélancolique :

– Probablement l’une et l’autre.

Ces fantômes, étranges dans leur linceul de pierre blanche, possédaient une âme *féminine*. Quel sculpteur pourvoyait ainsi le couvent d’allégories saisissantes de la souffrance, du repentir, de la gourmandise, du recueillement, toutes attitudes faciles à discerner ? Mais des visages, non... Des corps archétypaux surmontés de masques anonymes, telles étaient en vérité les statues du parc.

Peu après la disparition de Véronique, les religieuses débarassèrent un socle des fragments d’une statue – réduite en une nuit à quelques agrégats de poussière que les doigts des nonnes dispersèrent au vent, tandis qu’elles récitaient une litanie inconnue. J’accompagnais les pensionnaires pour le rituel de *l’installation*, indifférente et le cœur triste. Je ne levai même pas la tête lorsque les religieuses dressèrent la nouvelle forme – le matériau de ces statues était d’une légèreté extraordinaire, au point qu’une religieuse pouvait, seule, sans effort, la monter sur le socle.

Les pensionnaires s’exclamèrent :

– Comme elle est belle !

et :

– Ce doit être une grande dégoûtante.

Dans leur jargon, *dégoûtant* recouvrait tout le spectre des

vices, des insoupçonnables aux plus triviaux – ce que je traduirais volontiers par : « Une personne qui goûte la vie jusqu'à l'ivresse. » Cette appréciation me fit, malgré que j'en eusse, lever la tête. La statue me parut vaguement familière – les formes nonchalantes, le fessier plein et haut éveillèrent de poignants souvenirs.

Le jardinier s'était faufile derrière moi sans que j'y prisse garde. Il murmura :

– Viens me rejoindre ici avant le coucher.

Jusqu'au soir, je croisais Marie-Angélique sans cesse, dans les couloirs, à la sortie des cours, jusque dans les toilettes du rez-de-chaussée. Elle posait sur moi ses yeux rieurs – chat essayant ses griffes sur le dos d'une souris. Elle m'accosta enfin et, soulevant son habit, me montra son large cul.

– Il y a encore du sang ! me dit-elle fièrement.

De grandes balafres zébraient la peau blanche de la nonne. Elle me fit mettre à genoux et ordonna :

– *Lèche !*

Puis, s'étant relevée, elle ajouta :

– Les statues, elles, ne saignent pas, et pourtant *on* les lèche. Ce on indéfini laissait deviner quelque secret épouvantable.

Lorsque je rejoignis le jardinier, il tenait la brosse de poils doux qui lui servait à débarrasser les statues des feuilles mortes et de la poussière.

– La nouvelle n'est pas encore *sèche*, il ne faut pas la brosser...

Il me montra des zébrures sur la croupe que je n'avais pas remarquées le matin. De ces meurtrissures, certaines profondes, sourdait un liquide teinté, comme du sang à de la sève mêlé. Le jardinier sortit de sa poche un mouchoir et entreprit d'éponger le galbe de la pierre.

– On dirait qu'elle pleure, marmonnait-il pour lui-même et, comme elle n'a plus de visage, elle se lamente par le cul.

Se souvenant de ma présence, il lissa sa moustache et ajouta à mon intention :

– C'est toujours ainsi quand elles sont *jeunes*, la sève est remuante – elles se souviennent encore. Je les essuie ; plus tard, je les brosse.

Hésitante (les religieuses interdisaient de toucher les statues), je caressai la partie la plus renflée. La *peau* en était souple et tiède. J'en attribuai la cause au soleil, qui avait donné tout l'après-midi. Le jardinier m'entraîna au pied d'une autre statue, à quelques pas de la première et pareillement exposée, mais vieille et passablement rongée. Je posai un doigt et le retirai vivement, surprise du froid intense qu'elle dégageait.

– Elle est *morte*, dit le jardinier. Elle n'en a plus guère que pour un mois. Les religieuses devront trouver une remplaçante.

Cette expérience, qui m'avait menée de la première à la dernière période du cycle des statues, me troubla profondément. Le jardinier me prit dans ses bras ; je l'embrassai, mes yeux rivés aux siens.

Ambre se tourne vers Sandre :

- Tu ne sais pas encore ce qu'est un baiser d'homme.
- Je veux apprendre le baiser d'Ambre, murmure Sandre.
- Il faut d'abord écouter la mer et les histoires.

Ambre pose ses lèvres à la naissance des seins puis remonte vers la pointe qu'elle effleure. Sandre se dit que la bouche est un puits qui dispense un jour la lumière, un autre jour l'obscurité.

– Je m'adossai contre la nouvelle statue, celle dont la sève perlait sur les fesses. Tandis que je m'enfonçais dans ce baiser

pour oublier la perte de Véronique, j'entendis derrière moi un faible soupir. Je me dégageai des bras du jardinier et me retournai. Il n'y avait personne.

– C'est ainsi, dit l'homme. Le premier soir, elles soupirent.

Il s'approcha et s'exclama :

– La sève a encore coulé!

Sortant son mouchoir, il épongea le sillon.

– *La blessure est profonde...*

Comme il allait de nouveau essuyer, je l'arrêtai.

– Attends, je veux goûter.

Les fesses de la statue étaient à hauteur des yeux. Je n'eus qu'à me hausser un peu pour coller mes lèvres au sillon.

– Elle a le goût de Véronique, sanglotai-je.

– Les statues ont toujours goût de l'absence. C'est un secret que toi et moi partageons.

Ses yeux se durcirent. Il y avait là une alchimie redoutable dont il ne convenait pas de mésuser.

Sandre imagine la statue, voit son amie. Elle ne peut concevoir l'absence; à son âge, le temps est toujours immobile. Et c'est une autre blessure qu'elle désire goûter et dans la bouche d'Ambre qu'elle voudrait manger les mots.

Elle soupire :

– *Ambre, Ambre... J'ai le vertige de toi.*

– Il en va ainsi du désir: plus on prend de l'altitude, plus on recherche les profondeurs.

Après cette expérience de la statue qui pleurait, j'essayai d'éviter sœur Marie-Angélique, mais sa chair m'avait marquée et je la désirais plus qu'elle ne m'effrayait – auprès d'elle, je traquais aussi les souvenirs de Véronique.

Une nuit, elle me réveilla en posant ses seins sur mon visage.

– *J'ai faim...*

Elle m'entraîna dans les toilettes, s'allongea sur la cuvette d'émail.

Au moment où je l'enjambais, elle ajouta :

– N'est-ce pas étrange – se nourrir par le cul ?

– Pas plus que les statues qui saignent, rétorquai-je imprudemment.

– Ah... le jardinier t'aura montré *cela*.

C'était une nuit sans lune. Le réduit me parut un cachot, un de ces horribles *in-pace* où on laissait mourir les nonnes récalcitrantes. Nous y étions enfermées à jamais, Marie-Angélique et moi – obligées de manger les substances de nos corps pour survivre. Cette image, pour terrible qu'elle fût, n'en produisait pas moins un singulier effet d'embrasement de mes sens et j'appuyai de tout mon poids sur la bouche offerte de la religieuse. Sa langue me pénétra, fine, baveuse, précise dans la caresse.

Ayant achevé, elle dit :

– *À ton tour.*

Mon corps se révolta. Je voulus m'échapper mais la nonne me ceintura et, de la langue, souilla ma bouche.

– Petite folle, me cracha-t-elle, nous sommes des *naufra-gées...*

Elle me coucha sur l'émail, appuyant le pied sur ma bouche. Je léchai le talon en signe de soumission puis la plante et les orteils, passant la langue entre chacun, longuement, amoureuxment.

– Vite! j'ai envie...

Elle éclata de rire, mais c'était un rire des profondeurs, qu'il lui fallait évacuer par le bas. Elle s'accroupit et pesa sur ma bouche, se contractant violemment – je crus qu'elle allait se retourner comme un gant, s'enfermer dans son ventre pour

n'être plus que des entrailles jouissant. Cette pensée m'horrifia et j'aurais crié si Marie-Angélique ne m'avait clos la bouche avec du plomb. Elle dit :

– Ambre, demain, tu mangeras *l'œuf de sang*.

À ce récit de nuit, Sandre éprouve à nouveau le vertige du ventre et du cœur. L'amour est indicible, seules les traces qui en marquent le territoire remontent au jour et se dissipent à la lumière des mots.

– L'absence de Véronique à cet instant me fait aujourd'hui désirer tes lèvres.

Ambre enlace son amie, seins contre seins. Les boucles des toisons s'emmêlent, or sur or, leurs pieds se caressent. Les lèvres d'Ambre sucent la langue saturée de salive. Sandre l'enfonce plus avant, lèche le palais, y cherche le goût des statues et des amantes du pensionnat.

Une main d'Ambre caresse son ventre. De l'autre, elle lui masse le cou. Sandre ferme les yeux, veut dormir – elle ne savait pas les baisers si fatigants ! Sa langue mollit et la salive d'Ambre emplit sa bouche.

Son amie glisse vers la toison, qu'elle peigne entre ses doigts. Puis recueille entre ses lèvres l'humidité qu'elle a perdue dans la bouche de Sandre.

Les cages

LE JEUNE HOMME est revenu. Il les regarde, debout au centre de l'île et, comme les nudités s'attirent, se dirige vers elles.

– *Il est beau*, dit Sandre.

– Que connais-tu de la beauté et des hommes? répond Ambre, durement.

Le garçon court à la lisière des vagues – l'écume efface les pas.

– Il se lave de son histoire pour entrer dans la nôtre, murmure Ambre.

Deux semaines après cette nuit où Marie-Angélique évoqua l'œuf de sang, elle disparut à son tour. Les autres religieuses prétendirent qu'elle avait été *mutée*. Les nuits devinrent alors vides et grises, comme ces jours où, enfermées entre les murs de la classe, il nous fallait avaler le brouet insipide d'un savoir édulcoré.

Parfois, une pensionnaire venait me rejoindre sous les draps, probablement à la suite d'un pari avec l'une de ses camarades – ou *pour voir*, comme disaient certaines. Je m'accommodais mal de leurs baisers maladroits et de leurs caresses timorées. Ma langue se faisait dure et je mordais au sang leur chair blême, me délectant de leurs larmes plus que de leur foutre.

Le jardinier me prévint qu'on allait dresser une nouvelle

statue. La vieille effigie de pierre qu'il m'avait fait toucher s'était dégradée en quelques jours et on la remplaçait. L'air était gris, la terre sale et, malgré le printemps naissant, aucune fleur ne poussait dans ce parc. Les pensionnaires chuchotaient que les saisons avaient déserté le couvent, trop profondément enfoui dans l'humus. Au jour prévu, la nouvelle statue fut installée de telle sorte qu'elle tournait le cul (un splendide derrière annonciateur de plaisirs éternellement figés) à l'*autre*, celle qui avait saigné et dont les blessures s'étaient depuis refermées.

- Elle a de grosses fesses, murmura une pensionnaire.
- Elle a l'air *gentil*, dit une autre.

Si le jardinier avait été présent, il aurait probablement conclu à ces prémisses majeure et mineure :

– Les femmes qui ont de grosses fesses sont toujours gentilles.

Mais le jardinier avait disparu depuis quelques jours. Les statues, laissées à l'abandon, se couvraient de poussière, d'excréments d'oiseaux et de feuilles mortes (à Sainte-Marguerite-des-Oliviers, les feuilles *mourraient* toute l'année).

Les pensionnaires se dispersèrent. Je demeurai en arrière et, profitant d'un moment d'inattention des surveillantes, touchai la statue, malgré le risque de punition. Sa *peau* était tiède ; tandis que je l'effleurais d'une main douce, des larmes de sève coulèrent des yeux, seuls éléments identifiables du visage.

On me tira brutalement par une manche.

– Que fais-tu là ?

Une religieuse que je ne connaissais pas me fixait de ses yeux bleus. Son habit montait haut, achevé par une mentonnière – masquant même les oreilles et la moitié du visage – que rejoignait le voile. Elle paraissait jeune et très jolie.

– Je viendrai te chercher ce soir, pour la punition.

La punition! Les pensionnaires ne l'évoquaient jamais sans frayeur bien qu'aucune d'entre elles n'ait eu à l'encourir – il était alors question de cachots, de fers et de fouets, toute une imagerie relevant de fantasmes prépubères. Il y en avait toujours une pour s'écrier :

– Mais j'en connais *une* qui a été punie!

Et quand on lui demandait de citer un nom, elle s'y refusait, sous prétexte que ça attirait le malheur. Il y avait de l'épouvante dans les yeux et les paroles des collégiennes et, ce soir-là, ce n'est pas sans anxiété que je me dirigeai vers l'*anti-chambre des châtiments* – nous avons donné ce nom à la petite pièce attenante au bureau de la supérieure où l'on nous faisait patienter de longues minutes, lors de convocations redoutées.

La religieuse entra dans le parloir par une petite porte, découpée dans un panneau lambrissé qui garnissait un des murs de la pièce. Elle se présenta :

– Je m'appelle sœur Véronique.

Je sursautai.

– Il est juste que ce soit moi qui t'inflige la correction, puisque je t'ai *découverte*.

Elle prononça ce dernier mot sur un ton qui sous-entendait tout à la fois « inventée » et « dénudée ». Ses yeux bleus lançaient des éclairs. Je compris que, dans le mécanisme de la contrition, la faute n'est que le prétexte – il importe avant tout que la souffrance du coupable produise chez son bourreau un égal sentiment de jouissance.

J'essayai en vain de retrouver les traits qui m'étaient chers sous le masque de la nonne, mais celle-ci était aussi petite que l'autre avait été grande; blonde, à ce que laissait supposer la carnation de sa peau, tandis que ma maîtresse avait été brune et mate. Malgré cela, je distinguais en elle cet appétit charnel

qui m'avait attiré chez ma compagne. Son regard promettait tour à tour les tourments et les plaisirs et la rapidité du passage d'un extrême à l'autre exerçait sur sa victime une telle fascination que je ne désirai plus retarder le moment de la punition.

Elle me fit signe de la suivre. Au lieu de descendre vers les souterrains du couvent, une fois la porte franchie nous accédâmes par un escalier en colimaçon aux combles de la bâtisse.

– Nous entrons dans l'aile des *châtiments*, me prévint sœur Véronique.

Le bâtiment principal du pensionnat était flanqué de deux ailes, l'une abritant les dortoirs et des salles de cours ; les volets de la deuxième étaient toujours clos et des légendes couraient parmi les collégiennes, qui s'en tenaient éloignées : lueurs nocturnes, grincements de poulies, gémissements et bruits de chaînes. Coincée entre le bénitier et le lavabo du palier, leur âme folle s'épuisait entre les rêveries niaises et de courtes escapades vers des cauchemars convulsés – il était bien difficile de distinguer ce qui appartenait au monde du réel et ce qui relevait d'une mythologie perverse et sottise. Mais, à mesure que nous progressions le long de corridors aux murs de brique nue, leurs bavardages me revenaient qui évoquaient parfois des ossements putréfiés et des chairs pantelantes.

Mon guide avançait d'un pas rapide, faisant claquer les talons. J'avais l'impression de marcher depuis un siècle – peut-être est-ce là, me dis-je, la *punition* : marcher, marcher sans cesse le long de ces couloirs sans fin, jusqu'à la désespérance. Je faillis pleurer. Sœur Véronique s'arrêta enfin devant une lourde porte de chêne clouté. Elle m'attira contre elle et, approchant sa bouche de la mienne, murmura à me toucher :

– Tu vas entrer dans la chambre des *cages*.

– Il y avait donc des oiseaux dans ce couvent ? demande Sandre.

– Non, il y avait... des cages.

Quand sœur Véronique poussa la porte, un flot de lumière me fit fermer les yeux. La religieuse prit ma main et me guida. Je les rouvris. Nous avons pénétré dans une vaste salle, éclairée *a giorno* par des projecteurs halogènes. Les volets étaient clos et une épaisse moquette – d’une blancheur éblouissante – recouvrait le sol, les murs et le plafond.

Au centre de la pièce, un podium de verre, monté sur des tréteaux d’acier chromé, supportait trois cages. Je m’approchai. La première, constituée de planches de bois brut à claire-voie renfermait un homme. La seconde, en tôle mate, ne laissait rien deviner de son contenu ; seuls de brefs gémissements s’en échappaient par les trous minuscules qui en perforaient la face antérieure. Dans la troisième, en verre, se tenait le jardinier, nu.

Quand il m’aperçut, il cria, mais aucun son ne franchit sa prison transparente. Sœur Véronique rit :

– Vois comme les hommes sont vaniteux : ils ignorent qu’ils sont muets, aveugles et sourds.

À l’aide d’une longue perche à l’extrémité garnie d’un poinçon effilé, elle piqua le premier prisonnier, celui de la cage de bois. Il sursauta, ouvrit la bouche pour hurler ; mais sa langue était arrachée. Il se jeta contre les planches de sa prison avec violence ; ses yeux étaient chargés de haine et d’une sorte de *voracité*.

– Attends ! Ce n’est pas encore l’heure du repas, dit sèchement la religieuse.

Le prisonnier se tassa sur lui-même, de nouveau prostré tel que je l’avais vu en entrant. J’avançai vers la cage de fer.

– Approche ton oreille des trous, mais prends garde, il pourrait te griffer cruellement.

Je perçus une voix grave, très basse, qui me demanda mon

nom, quel jour de la semaine nous étions et si le soleil était au zénith ou dans sa phase crépusculaire, si les arbres portaient des fleurs et les oiseaux leur parure nouvelle...

Je me retirai précipitamment, plus effrayée par cette voix désincarnée que je ne l'avais été par le gouffre muet et la sauvage réaction du premier prisonnier.

Enfin, nous nous tîmes face au jardinier. Sœur Véronique me contourna et commença de me déshabiller. Elle ne faisait pas un bruit et le jardinier, dans sa serre, semblait *écouter* ce silence plus qu'il n'attachait d'importance au désarroi de mon corps. Quand je fus nue, des larmes coulèrent sur ses joues et ses mains se portèrent vers le mur transparent qui nous séparait.

– Avance, ordonna sœur Véronique, et ne te retourne pas.

Fascinée par la lumière des projecteurs dont la cage multipliait le prisme diffracté, j'approchai la paroi de la cage jusqu'à y presser mon ventre et mes seins. Le contact froid du verre me rappela la statue du parc, celle qui était morte. Le jardinier me caressait à travers le verre – j'étais l'autre statue, la neuve, celle dont la peau était tiède. Une fourrure se plaqua contre mon dos, chaude et soyeuse. Dans les yeux du jardinier, je lus une sorte de honte, mais la voix de sœur Véronique me condamna à l'immobilité.

La fourrure me recouvrait parfaitement des talons à la nuque. Des cuisses velues pressaient les miennes et des seins aux pointes aiguës s'enfonçaient dans mon dos. Des doigts coururent dans mes cheveux tandis que des lèvres se collaient à mon cou. Lorsque deux mains se glissèrent entre le verre et mes seins, je poussai un cri – elles étaient velues, absolument; les paumes seules étaient glabres. Sœur Véronique me fit pivoter – son corps était recouvert d'une extraordinaire toison, soyeuse et blonde, très soigneusement peignée, qui prenait

naissance à la racine des cheveux et descendait jusqu'aux chevilles. La moitié du visage demeurait imberbe et la finesse des traits rendait le contraste plus saisissant. Les aréoles des seins et le mont de Vénus étaient dépourvus de poils. Elle se serra contre moi et, m'enlaçant, glissa sa langue entre mes lèvres. Étrange langue, en vérité! ce n'était qu'une touffe de poils lissés de salive, dont les filaments s'enroulaient autour de la mienne.

Elle se sépara de moi et dit :

– Tu sais combien nous autres, religieuses, nous aimons ce qui rappelle l'éphémère de notre enveloppe terrestre; l'heure est venue de consommer l'œuf de sang dont t'a parlé sœur Marie-Angélique; la lune est entrée dans sa phase féminine.

Elle m'ordonna de m'allonger sur l'estrade de verre, entre la cage de fer et celle du jardinier. Celui-ci martelait en vain de ses poings les parois de sa cellule. Les grosses veines des bras se gonflaient sous les coups impuissants dont l'écho ne parvenait pas même jusqu'à nous.

Sœur Véronique m'enjamba, son sexe violemment éclairé par les halogènes mais l'anus masqué par les poils – un œil rouge descendait. Elle s'assit sur mon visage de tout son poids, les jambes très écartées pour que les nymphes épousent avec précision mes lèvres et que ma langue puisse fouiller sans gêne aucune. Un liquide chaud, épais, salé, envahit ma bouche; j'entendais le prisonnier, à ma droite, poursuivre sa litanie monotone.

«La lune est rouge, ce soir; je l'ai deviné au chant des oiseaux. Quand donc viendra l'heure du repas? Une fourrure recouvre les parois de ma cage, elle pousse et bientôt m'étouffera. Quand je m'allonge, j'entends au travers l'océan... C'est l'heure de manger, la lune est rouge et la fourrure m'étouffera, certainement...»

Sœur Véronique restait silencieuse, statue soyeuse sur son socle de chair.

Quand elle eut achevé, elle dit :

– Il me faut aussi nourrir *les oiseaux*.

Mes bras s'enroulèrent autour de ses cuisses car, déjà ivre de sa substance, je désirais poursuivre l'étreinte. Son sexe vibra contre ma langue ; une humeur, sucrée cette fois, coula abondamment dans ma bouche.

Elle répéta :

– Il me faut nourrir les oiseaux, le ciel les a oubliés.

Sœur Véronique se releva et s'élança d'un seul bond au sommet de la cage de bois. De la bouche, elle imita le cri de la fermière rassemblant la volaille pour le grain.

– Petit ! petit ! petit !

Le prisonnier sauta sur ses pieds et se tint à la verticale, tête en arrière et bouche ouverte. Sœur Véronique s'accroupit et laissa couler entre les lèvres du prisonnier la curieuse et abondante liqueur.

À nouveau, elle rit.

– Tu sais, ils sont *gourmands*. Si je me laissais aller, ils boiraient toute ma vie. Mais il ne faut pas en abuser, on s'accoutume vite à la nourriture des rêves...

Elle ajouta, se parlant à elle-même :

– Que pourrais-je bien leur donner si la source se tarissait ? Rien n'est jamais sorti de l'autre trou.

D'un bond, elle franchit l'espace séparant la cage de bois de celle de fer et ouvrit une trappe dans le blindage du toit. Là encore, elle s'accroupit.

Quand vint le tour du jardinier, celui-ci me jeta un regard pitoyable ; mais il avait faim et toute la dignité qu'il avait conservée de son état antérieur ne put l'empêcher de se dresser au centre de sa cage dans une attente immobile. Sœur Véro-

nique fit coulisser la trappe. Les projecteurs la transformaient en mantichore au pelage bariolé – ses bras, deux ailes repliées avant l’envol prodigieux.

Sandre se meut dans l’histoire d’Ambre comme sur un échiquier dont elle déplace les chapitres, tantôt sur une case sombre tantôt sur une case éclairée. Mais elle ne sait plus, dans cette salle des cages, où elle doit poser les pièces : le récit les confond en un gris singulier ; seul le sexe de Véronique, réfléchi par le verre de la cage et celui de l’estrade, se reproduit en diaprures infinies, selon cette composition que les peintres nomment *mise en abyme*.

– Le jardinier, dans cet asservissement de la bouche à ce qui la nourrit, conservait une distance austère. Malgré son immobilité, semblable à celle des statues qu’il ne polirait jamais plus, et bien que sa tête fût renversée, il tortillait d’une main les poils de sa moustache.

Enfin, sœur Véronique sauta sur l’estrade, m’ordonna de me rhabiller et me fit sortir de la pièce. Dans le couloir, elle me saisit la bouche, y fit glisser sa langue : sa salive avait cet étrange goût sucré que distillait son ventre.

– Demain, dit-elle, nous descendrons dans les souterrains, pour assister à la naissance des statues.

Après avoir fait quelques pas, elle ajouta :

– As-tu remarqué que les hommes font rarement de belles statues ?

Sandre pose la main sur un sein de son amie. Elle devine qu’Ambre n’est jamais descendue dans l’atelier des statues, qu’elle ne dira plus un mot, que son histoire s’achève pour que la sienne commence.

Evan

LE JEUNE HOMME est allongé entre Ambre et Sandre. Ils sont revenus dans le jardin, à la recherche d'autres cases d'ombre et de lumière. Sur la serviette blanche, les trois corps forment un pictogramme brun, les bras enlacés dessinant des serpents emblématiques.

Il s'appelle Evan.

– Je suis *le porteur d'heures*; je vous mènerai au maître du jeu, l'*Inventeur*.

– Quand? demande Sandre, le visage sur les cuisses du garçon et les lèvres près de son pénis.

– Il vous préviendra. Mais je dois d'abord vous conter mon histoire.

Je suis né sur les Hauts-Plateaux, au pied de montagnes éternellement enneigées. Sur un contrefort escarpé se dressait un monastère qui accueillait les jeunes garçons des riches familles du pays. Bien que pauvre, j'y fus admis. Le voyage qui me conduisit chez les religieux me parut interminable; pourtant nous habitions si près de la montagne que, de la fenêtre de ma chambre, je voyais nettement le monastère, figure de proue au seuil d'un cirque glaciaire. À l'aplomb d'une falaise de granit sombre, il avait été façonné dans une pierre d'une blancheur éblouissante, apportée à grands frais d'une région éloignée du pays. Cette volonté d'imposer au paysage un *corps* étranger en dit assez sur la puissance et l'orgueil démesuré de ces religieux.

J'y parvins au crépuscule du matin, après avoir passé la nuit dans une grange. Le monastère brûlait au soleil levant, se dépouillait pour ainsi dire de sa pureté nocturne pour entrer dans la salissure du jour. Mon cœur se serra: j'abandonnais une vie simple pour accéder au royaume étincelant des dieux.

Dans mon village, lorsque la pluie tardait à venir, les paysans prétendaient qu'on avait négligé le saint patron, oublié de renouveler les roses fanées aux pieds ensanglantés d'une Madone.

Je compris qu'en ce lieu élevé, le châtement ne serait plus distribué collectivement pour un manquement à une superstition: il s'abattrait sur ma propre tête en réparation d'une défaillance personnelle. Quand je fus près du bâtiment, je distinguai des lézardes, des plaques de salpêtre, des saillies décrépies – symptômes d'une lèpre odieuse gangrénant la face immaculée des glaciers.

– Est-ce là la résidence des dieux? m'exclamai-je.

Je venais de commettre ma première erreur; fasciné dès ma plus tendre enfance par ce lointain sanctuaire, j'en avais fait la résidence des maîtres quand il n'était que le refuge des valets de la religion.

Je contournai la base du mur d'enceinte par un étroit chemin de ronde, taillé à même le roc, et débouchai sur une esplanade paysagère: les religieux entretenaient un jardin, autant pour l'agrément de l'âme que pour les nécessités du corps.

Un moine m'accueillit. D'une voix dure, il me demanda mon nom puis me mena au dortoir où je déposai mon maigre bagage. Il me conduisit ensuite au bureau du prieur – homme d'une quarantaine d'années, aux yeux froids, à l'intelligence cruelle. Les murs étaient couverts de livres reliés de cuir sombre.

Lorsqu'il parla, je fus surpris de la douceur de sa voix, qui contrastait avec la rudesse du portier.

– Tu es pauvre, me dit-il. Et nous t'accueillons ici, parmi les enfants des plus riches familles de ce pays. Tu devras rester modeste, te montrer *moins intelligent qu'eux* et baisser les yeux quand ils te parleront. S'ils te frappent, c'est leur droit et tu ne rendras pas les coups. S'ils commettent à ton égard une injustice que nous ayons à connaître, tu seras puni.

Si insupportables qu'aient pu être ses paroles, je demeurais sous le charme de sa voix et du sourire qui éclairait son visage.

– Nous t'avons admis pour qu'ils apprennent à commander. Tu seras pour eux un objet d'expérimentation, non un compagnon de jeu.

Il ajouta avec ironie :

– Il entre dans le dessein de Dieu que les riches soient cruels. Ainsi, ils exploitent mieux les classes miséreuses. Les uns et les autres concourent de la sorte à notre prospérité.

Comme j'allais quitter son bureau – en larmes et prêt à m'effondrer, – il me fixa de ses yeux clairs.

– Ici tu apprendras la haine... Hais Dieu, ceux qui le servent et ceux qui en profitent.

Il posa la main sur mon épaule et murmura :

– Si tu survis...

Je baissai la tête et demandai :

– Entre-t-il dans le dessein de Dieu que j'apprenne à le haïr ainsi ?

Le prieur me sourit.

– Bien sûr ! Comment ferait-il pour rassembler ses brebis dans *nos* bergeries si les loups ne rôdaient alentour ? Et il est plus difficile de forger un loup que de fabriquer cent moutons.

– Entre-t-il dans le dessein de Dieu que je survive ?

Le prieur alla à sa fenêtre et contempla les glaciers avant de répondre, d'une voix soudain devenue lasse :

– Les voies du Seigneur sont impénétrables.

Les glaciers

AMBRE pose ses lèvres sur celles du garçon. Elle caresse sa nuque. Ses mains soulèvent les boucles brunes. Sandre tourne légèrement la tête ; elle désire boire ce membre qui se gonfle à son souffle.

Elle respire cette chair d'homme tout en fermant les yeux. Elle la devine fragile, prête à se dissoudre au contact des lèvres. La force viendra plus tard, pour le ventre. Le membre gonfle au contact de sa langue.

– Curieux..., se dit-elle. Où donc est la pierre dure, le galet et le torrent dont parlaient mes camarades ? C'est lisse, savoureux, délicat...

Elle ausculte des papilles le volume, neuf comme un désert dont le feu descend vers le ventre. Evan lui caresse les cheveux.

– Il faut attendre, Sandre, et écouter.

... Je sortis du bureau du prier, la tête prise de vertige. Je me dirigeai vers le bord de l'esplanade pour respirer l'air des glaciers. La faim m'assaillit, exigeante comme elle peut l'être au ventre des enfants qui ne mangent pas tous les jours. Un moine me barra l'entrée du réfectoire et me demanda d'une voix grasse :

– Que veux-tu ?

– J'ai pris mon dernier repas avant le lever du soleil... balbutiai-je.

– Et tu n'en prendras pas d'autre avant qu'il ne se couche! me coupa-t-il en riant... et encore, si les pensionnaires veulent bien te nourrir de leurs miettes.

Le soir, je me rendis au réfectoire où je rencontrai mes « camarades » pour la première fois.

– Viens! Viens! me cria-t-on de tout côté.

Ils agitèrent des morceaux de viande, des tranches de pain. Je me précipitai et l'on me repoussa violemment. D'autres reprirent :

– Viens! Viens!

Aveuglé par les larmes et la faim, je courais, bête affamée aux abois, vers cette nourriture inaccessible qu'ils dévoraient à pleine bouche.

– Est-il stupide, dit une voix forte qui domina toutes les autres, au point de ne pas reconnaître la nourriture qui est la sienne et de vouloir s'emparer de celle qui nous est réservée.

Un grand adolescent s'était levé. Je remarquai tout de suite la laideur repoussante de son visage. D'un geste ironique, il me désigna une écuelle, posée à même le ciment, dans laquelle deux ou trois chiens mastiquaient d'horribles déchets.

– Nous avons besoin d'une nourriture saine et abondante pour développer notre force et notre intelligence – tandis que toi et tes semblables, nos maîtres nous l'enseignent, votre corps est chétif et votre esprit craintif, toujours inquiet du lendemain, afin de ne pas vous interroger sur la nécessité d'avoir faim quand d'autres ne manquent de rien.

Ce discours, prononcé sur un ton pédant et professoral, amusa ses compagnons. Tandis que je me tenais au centre de la pièce, en proie à des vertiges et le cœur haineux, un autre se leva.

– Regardez! Celui-là n’a pas même l’instinct des chiens: il ne sait pas trouver le chemin de l’écuelle.

Les rires redoublèrent.

Un troisième se leva et dit, d’une voix douce:

– Nos maîtres n’enseignent-ils donc pas la pitié?

C’était un jeune homme au corps frêle, qui ne participait pas à l’hilarité générale et paraissait offusqué de l’attitude de ses compagnons.

– Tu confonds pitié et faiblesse, le reprit durement l’adolescent au visage disgracieux. Nous devons la première à ceux des nôtres qu’une faute passagère fait trébucher et seulement quand ils peuvent remonter la pente – acte de solidarité nécessaire, sans lequel notre espèce disparaîtrait rapidement; quand à la seconde, gardons-nous de l’éprouver à l’égard de ces existences dont la fonction *biologique* est d’accroître notre bien-être de la somme des tourments qu’elles endurent.

Je venais de subir ma première leçon, et de la manière la plus impitoyable.

Au milieu de la nuit, le collégien au visage tavelé et contrefait me rejoignit dans mon lit et me caressa sans tendresse. Il était nu et sentait mauvais. Il perçut la répulsion que son contact m’inspirait, rit silencieusement et me murmura à l’oreille:

– Tu es très joli. La plupart des pensionnaires me subissent parce qu’ils me craignent; je m’imposerai à toi car tu es beau et que je suis laid, ce qui est injuste. À quoi te servira cette beauté, plus tard, à toi qui ne possèdes rien, quand les femmes se jetteront à mes pieds pour une *poignée* de bijoux, en répétant mille fois que je suis un homme merveilleux?

– Est-ce parce que tu es laid que tu es si méchant? lui demandai-je.

Il me mordit cruellement à la joue.

– Cette méchanceté que tu prêtes comme compagne à ma laideur, je t'en ferai connaître toute l'étendue. Pour commencer, tu vas lécher la bouche par laquelle, nous autres, nous ne mangeons pas.

Comme je ne comprenais rien à ses paroles, il se renversa sur moi et saisit mon sexe entre ses lèvres.

– Pendant ce temps-là, je me nourrirai de toi qui n'as pas su partager le repas des chiens; tu connaîtras ensemble le plaisir et le dégoût.

J'avoue que je ressentis moins d'horreur de la puanteur de son corps que de l'extrême fétidité de son âme. Il le comprit et rit.

– Les moines se plaisent à corrompre ce qui est bon en nous et à développer ce qui est déjà corrompu par l'état de naissance. L'âme est une chimère, seul le corps pourrit et meurt.

Ses paroles contenaient une grande part de sagesse et plus encore d'ignominie. Les religieux leur enseignaient que la langue est une truie crottée; seuls des mots sacrés: argent, pouvoir, châtiment, crainte de Dieu, peuvent la laver... Ignorant la beauté et la poésie, ils préparaient à un monde vain des âmes vides.

Plusieurs nuits durant, mon bourreau revint me tourmenter, à chaque fois plus exigeant et cruel dans ses jeux.

Il m'avertit enfin qu'il me sodomiserait et ensuite me dénoncerait pour que je subisse le châtiment réservé aux pensionnaires coupables de cette activité contre nature. Pendant qu'un complice étouffait dans ma bouche les cris de souffrance avec son pied, il me pénétra durement, maltraitant mon sexe entre ses doigts.

Le lendemain, je fus convoqué par le prieur. Il me demanda d'un ton affable si l'*air* du couvent et l'altitude convenaient à ma santé.

Puis il prit un air ennuyé.

– On t'a surpris à maltraiter un de nos pensionnaires.

Comme j'allais protester, il m'arrêta d'un geste :

– N'essaie pas de te disculper. La faute est avérée puisqu'ils la dénoncent. Protester ne ferait qu'aggraver le châtement. À onze heures, tu me rejoindras sur l'esplanade.

Il m'entraîna à la fenêtre et, passant familièrement un bras à mon épaule, décrivit d'un large geste de la main le paysage grandiose.

– Pourquoi Dieu a-t-il mis des glaciers dans Sa création ?

Je gardai le silence.

– C'est le désert absolu. La vie est étrangère à ces lieux qui n'en tolèrent aucune forme. Ainsi nous comprenons qu'elle n'est pas un don de la terre, mais un bienfait du ciel qui peut nous être retiré à chaque instant.

Il revint à la bibliothèque et ajouta :

– N'est-il pas singulier que la terre la plus riche soit si *noire* et les glaciers si *blancs* ?

– C'est, répondis-je, que rien ne peut les souiller alors que la terre absorbe les décompositions et les déjections des êtres vivants.

– Ta réponse mérite réflexion...

Il me reconduisit à la porte de son bureau et, avant de la refermer, dit d'une voix suave :

– Le blanc ne peut-il donc souiller le blanc ?

À onze heures, le prieur, accompagné de deux moines et de la totalité des pensionnaires, m'attendait sur l'esplanade. Nous

prîmes le chemin du glacier le plus proche, dont nous entendions crouler les séracs et grincer les moraines.

Tandis que nous avançons, je pensais à l'argument du prier, entaché me semblait-il de formalisme. C'est hélas un préjugé commun de prendre la mesure du monde à l'aune de l'entendement : il ne pouvait concevoir que le glacier ait une vie propre – si le mouvement est le critère déterminant, me dis-je, les glaciers sont plus vivants que nous puisqu'ils ne s'arrêtent jamais... Réflexion bien singulière de la part d'un adolescent sur le point de recevoir un châtement injuste et inconnu.

Nous parvînmes bientôt au pied du glacier ; la langue frontale était constituée de ce que les géologues appellent *glace sèche*, c'est-à-dire non recouverte de neige. Par des marches taillées, nous accédâmes à une zone plane.

Le froid mordait mes pieds nus. Lorsque le prier ordonna de nous arrêter, je me dandinai d'un pied sur l'autre pour combattre l'engourdissement qui les gagnait. Cela fit rire mes « camarades ».

– Qu'il est drôle, dit quelqu'un. Il ne sait pas ce qui l'attend et il fait déjà le *clown*.

– Que penses-tu de l'endroit, me demanda le prier ? Ici, tu ne subiras le châtement que de toi-même et tu ne pourras te plaindre qu'au paysage de la dureté de la peine.

Il se dirigea vers une dépression du glacier et, à l'aide du bâton ferré qui avait assuré sa progression, perça un trou d'une quinzaine de centimètres de profondeur. Il m'ordonna ensuite de me mettre nu et de m'allonger sur la glace.

Lorsque ce fut fait, je me tortillai pour échapper à la morsure cruelle du froid sur ma chair.

– Qu'il est drôle ! On dirait un petit ver blanc au bout d'un hameçon.

En guise d'hameçon, le prier profita de mon incessant

gigotement pour glisser du bout de son bâton mon sexe dans le trou qu'il avait pratiqué.

– Tu as compris que le salut de l'âme est dans le mouvement du corps...

Il se moquait des dogmes de sa religion, prétexte à d'amusants paradoxes, et de la faiblesse de ma logique.

Le contact de la glace sur mon sexe m'obligea à un va-et-vient saccadé, contrefaçon grotesque et humiliante de l'amour; au bout de quelques minutes, bien malgré moi, le sperme jaillit dans le fourreau inerte.

– Le mouvement est une *maladie* de la jeunesse, celle de l'homme et celle du monde, murmura le prier. Un moment viendra où l'idée même de bouger te fera horreur...

Ce n'est qu'après avoir rencontré l'inventeur que je compris le sens de ses paroles.

Enfin, on me permit de me relever et de me rhabiller. Un moine me lança une paire de sandales et l'autre, à l'aide d'une tarière, préleva une carotte de glace englobant le lieu de ma défaillance.

L'inventeur

SANDRE frissonne. Il fait chaud et le coton du tissu de bain, propice aux caresses, éveille en elle de troubles espérances. D'un doigt léger, elle parcourt la peau du garçon, lisse et obombrée de poils bruns.

– Peut-on, se demande-t-elle, effrayée, se soumettre à l'ordalie de la glace comme au jugement du feu ?

Elle pose la main sur le sexe d'Evan et se remémore la communion avec le glacier. Le temps viendra, quand Ambre le dira, de se séparer à jamais de la moraine de l'enfance.

– Ce sera bientôt l'heure de rejoindre l'inventeur...

Evan embrasse Ambre dont la bouche n'a pas proféré un mot, scellant ainsi le silence de leurs salives enlacées.

– ... À moins qu'il ne retarde la chute du jour.

Après la punition, les moines ordonnèrent aux pensionnaires de me laisser en paix, afin de ne pas *m'épuiser* trop rapidement.

– Aussi peu que tu manges, tu ne sauras jamais ce que tu coûtes, me dit un jour le prier, comme s'il me reprochait d'être là quand c'était lui qui m'avait fait venir !

Il avait ri.

– Nous appelons cela nos frais *pédagogiques*.

Mais, la nuit, l'interdiction de me maltraiter n'empêchait guère les jeunes gens du monastère de me faire subir mille tourments et je ne sais ce qu'il serait advenu de moi si l'inventeur n'était arrivé.

Je découvris, sur le seuil du monastère que j'allais quitter, un homme de taille médiocre et qui eût passé pour banal sans les yeux, qu'il avait très mobiles et d'une profondeur de source. Les moines chuchotaient entre eux. Certains se signaient, l'air effrayé.

Le prieur me désigna à l'inventeur :

– Nous l'avons préparé. Vous en serez satisfait : il a l'intelligence du loup et la patience du renard.

– Pourvu qu'il n'ait pas l'hypocrisie d'un moine, je me contenterais de moins, répliqua le visiteur.

Quand nous fûmes redescendus au pied de la falaise qui supportait le monastère, il me demanda en souriant :

– Ne trouves-tu pas que l'on respire mieux en bas que là-haut.

– J'ignorais, répondis-je, que l'on pût respirer *mieux* ou *moins bien*. Je me suis toujours contenté de l'air qui m'entoure.

Ma réponse le fit réfléchir. Il me regarda avec attention.

– Je t'apprendrai à mieux respirer, c'est le secret de la vie.

Il me fit raconter par le détail mon existence au pensionnat.

– Les moines sont insensibles à cause de la proximité des glaciers. Ils t'ont acheté à tes parents contre une forte somme. Il entre dans leurs principes de ne jamais rien prendre gratuitement, même quand ils le pourraient. Ils connaissent le pouvoir corrupteur de l'argent, plus puissant que les mensonges qu'ils auraient pu servir pour justifier ton enlèvement. Avant toi, ils ont acheté des enfants ; après toi, d'autres se rendront au monastère : inculquer la haine chez de jeunes affamés procède de leur « pédagogie avancée ». Après, ils confient ceux *qui ont survécu* aux riches bienfaiteurs du monastère ; ils appellent cela introduire le loup dans la bergerie.

– Vous ne ressemblez guère à l'un de ces « riches bienfai-

teurs», si je puis me permettre de juger les parents au travers de leurs enfants...

L'inventeur posa la main sur mon épaule et dit gravement :

– Je suis l'Ange de la destruction. Il entre également dans leur plan d'alimenter les forces contraires. C'est pour eux un exercice de *musculature spirituelle*. Une âme ronronnant sur le velours de la religion ressemble à un corps puissant qui s'amollit, à une machine splendide abandonnée à la rouille... Nous aurions tort de mépriser les moines pour ce qu'ils font autant que de les admirer pour ce qu'ils ne sont pas – de leur perchoir, ils ressemblent à des aigles ; vus d'en bas, ce ne sont que de vilains corbeaux.

L'inventeur m'avertit que je ne pourrais revoir mes parents. Avec l'argent des moines, ils avaient acheté le droit de m'oublier. Je pleurai à chaudes larmes.

– En ma compagnie, tu découvriras un monde plus vaste que le domaine des aigles et moins suffocant que le nid des corbeaux.

Il partit d'un grand éclat de rire et nous nous mîmes en marche.

Sandre sent sur son corps se déployer la nuit comme un écheveau de sable où l'eau crée des réseaux de fraîcheur dans la torpeur des dunes.

– Il se fait tard, murmure-t-elle.

Elle se serre plus étroitement contre le ventre d'Evan. Le crépuscule l'habille d'ombres et d'odeurs où les pierriers des montagnes se mêlent aux lentes exsudations de la sève.

– Oui, dit Evan. Mais le maître du jeu a retardé l'heure afin que vous connaissiez la fin de l'histoire.

Le jardin

COMME il l'avait promis, l'inventeur me fit découvrir le monde; j'appris de nombreuses langues, celles des hommes et celles des oiseaux.

Le temps passa – ou demeura immobile, selon le point où l'on se place pour contempler son écoulement. Un jour, il m'emmena dans une région triste, au relief vallonné de collines maussades, au ciel bitumineux. Tout y était gris, l'air comme la terre, le visage des quelques habitants que nous rencontrâmes ainsi que les murs des maisons.

– Cette nuit, tu verras à quoi sert ce que les moines t'ont volé.

J'ignorais avoir possédé quelque chose d'une valeur suffisante pour intéresser les moines au point de me le dérober, mais l'inventeur l'affirmait, donc cela était.

À la nuit, nous longeâmes un mur très élevé entourant un grand parc.

– C'est le jardin d'un couvent, dit l'inventeur, et celui-ci est aussi profondément enfoui dans la terre que le tien était *enraciné* dans le ciel.

Le mur s'était affaissé dans un angle. L'inventeur se faufila parmi les décombres. Je le suivis. Derrière s'étendait un domaine de ronces, de hêtres et de chênes que le lierre étouffait. Je tirai l'inventeur par la manche et chuchotai :

– Si les moines d'ici élèvent les enfants qui leur sont

confiés avec le même soin qu'ils mettent à entretenir le parc, leur négligence en fera des hommes veules et capricieux.

– Ce ne sont pas des moines, murmura l'inventeur, mais des religieuses et les jeunes filles qu'elles éduquent deviennent aussi gracieuses et fraîches que les arbres du parc sont malades ou abandonnés et l'air empli de poussière. Il y avait naguère un jardinier dans ce couvent et, bien qu'il ne s'occupât d'entretenir que les statues, les arbres s'élançaient, magnifiques, vers le ciel.

Il me désigna un groupe d'étranges figures de pierre que la lune éclairait. Nous nous approchâmes. Le matériau qui les constituait se dégradait; des blocs gisaient à terre. L'inventeur souleva d'une seule main une tête aux traits effacés et me la lança. Je fus surpris de sa légèreté. À la lumière lunaire, je discernai un réseau de minuscules alvéoles hexagonaux.

– On dirait un fragment de ruche, m'exclamai-je.

L'inventeur frissonna.

– Mieux vaut ne pas songer aux insectes qui pourraient s'en échapper.

Nous nous dirigeâmes vers deux statues, mieux conservées que les premières ou, peut-être, plus récentes. L'inventeur me demanda d'examiner avec soin celle de droite. La lumière de la lune étant insuffisante, il sortit de sa poche un cylindre de métal et le braqua en direction de la statue. Elle fut vivement éclairée, bien qu'aucun rayon visible ne jaillît du cylindre – un pan de jour avait coupé la nuit, sans altérer aucunement la qualité des ténèbres environnantes. Une exclamation de surprise m'échappa : l'attitude et les formes de la statue étaient féminines; quelque chose, cependant, m'émut à la contempler – une grâce, un abandon qui m'était familier.

– Saisis-tu à présent ce que t'ont volé les moines?

Je ne comprenais pas le sens de ses paroles. Il précisa :

– Voici un secret qu'ils paieraient cher pour que je taise : il entre dans la *conception* des statues des ingrédients saugrenus – les plus étranges ne sont pas ce que tu as laissé au glacier. La semence en constitue, en quelque sorte, le *levain* ; les nonnes la récoltent dans tous les établissements religieux – encore faut-il qu'elle soit émise dans des conditions particulières : mort violente ou grande humiliation du corps.

Je m'approchai de la statue que la lampe éclairait d'un *jour* parfait. L'inventeur n'avait pas menti. C'était le reflet d'un instant de ma vie – ce qui me la rendait si familière et douloureusement proche.

– Les ateliers de naissance sont cachés dans les caves du couvent. J'ignore tout du principe de maturation, mais je suis certain qu'il leur faut une quantité égale de *vie* et de *mort* pour parvenir à germer...

Étrange récit, étrange conteur... À la vérité, il eût pu monter cette farce monumentale – il le faisait parfois, il appelait cela *l'apprentissage par le rire*. Mais, dans son attitude, tout démentait cette hypothèse. L'esprit inquiet, tournant vivement la tête de droite et de gauche, l'inventeur percevait un danger que je ne pouvais soupçonner.

– Partons ! ordonna-t-il brusquement. Il ne convient pas que la nuit soit rompue trop longtemps, surtout en un tel lieu.

Tandis que nous nous éloignons du couvent, je demandai :

– Qu'est-il advenu du jardinier, et pourquoi n'entretient-il plus le parc ?

– C'est un oiseau, à présent ; as-tu jamais vu les oiseaux préoccupés d'autre chose que de nourriture et d'espace ?

À mon air renfrogné et passablement ahuri, il partit d'un grand éclat de rire.

– Maintenant, nous allons vers la mer. En elle se dissolvent les images et les forces y renaissent, pures et propices au

dénouement. Tu y rencontreras deux jeunes filles; elles t'enseigneront ce qu'ignorent les moines et les glaciers.

Le crépuscule, qui s'est attardé dans le sillage de son histoire, s'abat soudain autour des trois jeunes gens – ils forment une île dans la nuit – de même que le blockhaus est désormais une île sur la mer – et de cette île une route de jour s'enfoncé vers un continent dont les jeunes filles ignorent tout.

Evan se dégage avec douceur de l'étreinte et se lève.

– Qu'il est beau, dit Sandre.

Le jeune homme en marchant ferme derrière lui la route de lumière; les deux amies se dépêchent de le rejoindre.

Le puzzle

AU FUR ET À MESURE de leur progression, l'entaille du jour se dissout dans la nuit.

– *On dirait qu'elle soupire...* murmure Ambre.

– C'est, répond Evan, que les heures aussi aspirent au repos.

La route de lumière s'élargit, tandis qu'ils marchent parmi les pins jusqu'à une clairière, au centre de laquelle elles découvrent un vaste bâtiment.

– Voici la maison de l'inventeur.

– Mais, dit Ambre, je n'ai jamais vu ici que des pins. Comment a-t-il défriché la clairière et pu construire la maison en si peu de temps?

– L'inventeur peut *défaire* les pins et les remodeler après sa venue: qui se souciera de son passage? Il en est ainsi chaque nuit depuis que nous voyageons ensemble.

Ils arrivent au seuil de la maison. La route de lumière s'efface.

Un homme ouvre la porte. Ambre est frappée au cœur.

– *Voilà le jardinier!* murmure-t-elle en se penchant vers Sandre, et pourtant ce ne peut être lui.

C'est un homme *neutre*, on dirait un morceau de foule, invisible et se glissant dans les lieux communs ou inattendus. Ah! dans ses yeux dansent des étoiles.

– Entrez, dit-il en souriant, je vous attendais.

Il les guide vers une vaste pièce ronde, qui paraît remplir tout l'espace de la maison. Les murs sont drapés de velours

blanc, le sol est recouvert d'une épaisse moquette de laine écru. Peu de meubles ; au mur de gauche, un tableau – représentant une nonne dénudée, fumant une cigarette, enlaçant une statue ; à droite, une gravure obscène, entrelacs de corps effondrés, offerts, pénétrés. Au centre de la pièce, l'inventeur a disposé un lutrin et une table de verre.

Les jeunes gens sont nus ; l'inventeur est vêtu d'une tunique de lin blanc.

– Cette pièce est le refuge de l'amour, c'est pour cela qu'elle est vide. L'obscénité du tableau et, plus encore, celle de la gravure manifestent la présence du désir anthropophage, qui consume les amants dans les flammes d'une réciproque dévoration.

Plus bas, il ajoute :

– Celui que les religieuses savent faire naître au cœur des pensionnaires et dont les cendres servent à la fabrication des statues.

L'inventeur se place devant le lutrin de chêne ciré, dont la colonne torsadée s'enfonce dans la gueule ouverte d'un dragon trífide. Un coffret de métal y repose. Il le prend et le place contre le ventre de Sandre. La jeune fille sent le froid du métal la pénétrer. Elle imagine, à l'intérieur, un serpent qui lui mange la chaleur du ventre. L'inventeur ouvre la boîte qui ne renferme qu'un peu de poussière.

– Une statue, dit-il, soudain triste, que j'ai beaucoup aimée... Elle est retournée à la poussière corpusculaire ; seule cette poignée a résisté à la dispersion.

Selon un dessin convenu, un carré inscrit dans un cercle, ils se déplacent de la gravure au tableau, du tableau au lutrin, du lutrin vers la table transparente. Les jeunes gens découvrent que le plateau de verre est un puzzle : il ne reste que trois pièces à placer.

– Ce puzzle en verre comporte deux mille pièces. Chaque pièce représente une vie, ou si vous préférez une histoire, que j’ai inventée. Chaque vie particulière, une fois soudée au motif collectif, s’ordonne et s’apaise...

L’inventeur s’adosse au mur et disparaît. Ambre, Sandre et Evan se regardent, plus intrigués par ses dernières paroles que de sa brusque disparition. La lumière décline, la pièce est envahie par les ombres. Le dragon du lutrin allonge ses ailes. La gravure s’efface lentement pour ne laisser, dans le cadre de bois doré, qu’une feuille de vélin blanc. Sur le tableau, la nonne amoureuse de la statue se transforme en pâle fantôme au point que la scène représente maintenant un groupe statuaire unique, deux corps anonymes enlacés dans un éternel murmure de pierre grise. La maison baigne dans la pénombre. La table de verre, seule, est éclairée. Un rayon étrange sourd de son centre et se répand à travers le jeu, soulignant d’un trait mordoré la fine entaille qui sépare chaque élément. Les jeunes gens se penchent, fascinés. Des motifs apparaissent, différents pour chaque pièce du puzzle – ici un jeune homme nu, au sexe double; à chaque extrémité se penche une jeune fille. Là, l’horizon et la mer se confondent – ils entendent même le ressac se brisant sur une île étroite, un fortin de béton oublié par le temps. Plus loin, le corps d’une nageuse. Au-dessus, un monastère; à droite un couvent; en haut, deux jeunes filles enlacées... Les trois cases demeurées vides forment un gouffre obscur où scintillent quelques brefs éclairs. Les trois pièces correspondantes, à plat sur la table de verre, sont d’une transparence absolue. Ambre, Sandre et Evan saisissent chacun un élément.

Soudain le fracas de la mer, la lumière du soleil puis les odeurs : l’iode et les senteurs subtiles des peaux toutes proches, celle d’Evan le safran, les deux jeunes filles la lavande et la

salive. Ils sont revenus sur le fortin; autour d'eux, le puzzle s'éparpille dans l'écume des vagues.

– Nous sommes *redevenus* cet après-midi, constate Sandre.

– *Revenus à*, la corrige Ambre.

– Qui sait, murmure Evan; la frontière qui sépare le venir du devenir est étroite.

La mousse qui recouvre l'*île* leur semble plus verte, le béton moins gris. Les poissons nagent avec une vigueur singulière et, plus étrange encore, le regard porte aux confins et dans les profondeurs.

Sur le rivage, des traces de pas, que la mer recouvre sans parvenir à les effacer.

Evan s'étend sur la mousse. Les deux jeunes filles se penchent, leurs bouches se joignent sur la tête gonflée du pénis; les langues glissent l'une contre l'autre, leurs doigts se croisent sur la hampe.

– Voici la cage de chair, pense Ambre, mais l'oiseau est libre de s'envoler.

Les nuages, au-dessus d'eux, dessinent des suaires d'anges ou de monstrueux entrelacs de salive de coton. Evan, pour effacer les traits de l'adolescent contrefait et ses tortures, plonge tour à tour les yeux dans le pur ovale de Sandre et dans la volupté d'Ambre.

Le ciel disparaît, un ventre vient couvrir son visage. Il ferme les yeux. Sa bouche cherche les sucres à la source et s'en délecte. Le corps se redresse, appuie fortement la fente à ses lèvres.

– Pourquoi, se demande Sandre, appelle-t-on le bord du sexe *lèvres...* et non *margelle*, ou *littoral...*

Elle profère des mots neufs, un langage qu'Evan verse à son sexe; la bouche d'en-haut en est le porte-parole emblématique.

Une autre bouche s'est soudée à la colonne de chair. Evan, aveuglé par le ventre de Sandre, la sent descendre – ce

n'est plus une bouche, mais le sexe d'Ambre qu'il pénètre. Au-dessus de son corps, les deux visages se confondent, ogive charnelle.

La mer s'est tue. D'autres vagues déferlent, dont la fréquence augmente. Une liqueur tiède envahit la bouche du garçon et ruisselle sur son visage; au même instant, le ventre d'Ambre le presse et le soumet.

Sandre dit :

– Je vais lécher la mer.

Ambre s'accroupit sur le visage de l'adolescente.

– Ça goût d'amande, pense Sandre. Et, pourtant, rien n'est plus éloigné du fruit.

La mer se fige soudain. Des crevasses la lézardent. Le brouillard qui se lève estompe le paysage. Ils ferment les yeux. Quand ils les rouvrent, ils sont de nouveau au centre de la pièce.

Sur la table de verre, le puzzle est achevé.

Le concert

L'INVENTEUR tient la main de Sandre. Ils progressent le long d'un couloir... peut-être un corridor, un souterrain, une allée cavalière que les basses branches des arbres voûtent en tunnel.

Derrière eux, Ambre et Evan avancent enlacés.

– Où allons-nous? demande Sandre.

– Ambre avait goûté jusqu'alors la tendresse dans l'atmosphère étouffante d'un couvent, Evan l'a révélée à l'horizon; toi, qu'elle a initiée aux fastes du vent, tu aimeras à l'abri de l'air, puisqu'en toute chose s'accomplit son contraire. Mais, auparavant, tu dois écouter la musique.

Le temps ne peut être mesuré quand on ne parvient pas même à compter ses pas. La salle qu'ils découvrent est immense et ancienne. Au mur, des tentures de velours noir, brodées de motifs d'argent: chiffre mystérieux, griffe, note, rune, ou sigle inquiétant d'une secrète organisation...

La salle, d'abord très obscure, s'éclaire. Des lustres, accrochés au plafond, pendent vers le plafond; un large balcon domine la scène – au lieu de la salle. Les fauteuils sont fixés sur un plancher de verre. Entre le balcon et la scène, des nuages – ou de la fumée – s'enroulent aux piliers sculptés. Comme dans la maison de l'inventeur, la lumière ne provient d'aucune source visible – les lustres de la salle sont de simples éléments de décoration, – elle prend naissance, pourrait-on dire, de l'obscurité.

Les tentures de velours s'écartent, découvrant des murs de verre. Les jeunes gens devinent, dans le paysage composite qui s'offre à leurs yeux, la mer et le blockhaus; plus loin, un monastère isolé au milieu des glaciers; à l'écart, un lieu où *marchent* lentement des statues.

Pour l'instant, la scène seule demeure obscure. Quand elle s'éclaire, on y découvre des femmes nues, disposées selon le motif brodé sur les tentures, message de chairs mates et claires enlacées.

– Qu'elles sont belles, murmure Sandre.

– Ce sont les musiciennes, répond l'inventeur.

Sur la scène, les figures se défont avec grâce; les femmes prennent des poses: certaines paraissent flotter dans l'air, d'autres se lovent entre leurs bras, le corps bombé. L'une immobile, à un mètre du sol, sert de clavier aux doigts délicats d'une jolie jeune fille. Certaines musiciennes empoignent leur instrument avec vigueur et, sans effort apparent, l'approchent de leur bouche pour le baiser des notes. Le chef d'orchestre, debout sur son estrade de fumée, fait entendre trois petits coups secs de cravache sur le derrière rebondi de son pupitre. Les quatre auditeurs de ce concert insolite entendent un froissement de peau: l'on ouvre les partitions. Cela crépite dans l'air comme un sanglot, bien qu'aucun instrument n'ait encore *soupiré*. Une bouche descend doucement vers le sexe, un doigt s'introduit dans l'anus. La note, extraordinairement basse, fait vibrer les sièges et les ventres. Les doigts aux ongles acérés de la pianiste courent sur la peau du clavier, écorchent des muscles et des sons. Les violoncellistes accordent leur instrument, pinçant un sein, remontant ou abaissant la cuisse de leur créature musicale. La percussionniste a disposé devant elle trois magnifiques fessiers: le premier, d'une ampleur saisissante, lorsqu'elle le frappe soudain avec violence, fait entendre un grondement

furieux; le second, aux chairs bien tendues, résonne joyeusement sous les claques vigoureuses de l'instrumentiste; pour le troisième, petit et sec, bien que d'un modelé admirable, la musicienne se contente de l'agiter à la manière d'un tambourin. Les femmes-cors sont abouchées avec voracité – on devine les langues, cheminant coulées de salive, pompant sans trêve les tourbillonnantes trompes. Les femmes-trombones, gymnastes accomplies, s'étirent et se ramassent en un gracieux mouvement. D'abord dissonants, ces charnels instruments s'accordent peu à peu en une harmonieuse vêtue musicale et sensuelle. Le chef d'orchestre court d'une bouche à un sein, d'un ventre à des pieds qu'elle lèche ou mordille, au gré de la partition, afin de produire soupirs ou petits cris. Le rythme s'accélère, la salive et le foutre coulent sur les joues et les cuisses des instruments. Un peu de sang, aussi. Le clavier, tétanisé, est griffé et mordu par la pianiste déchaînée. La contrebasse, pincée sans relâche, émet des vents au visage de la musicienne. Les trompettes débordent de liqueurs et crient d'allégresse.

Ce tintamarre possédé, exalté, excessif, *use* le décor – les statues, revenues à l'immobilité première, se couvrent de poussière et s'effritent. La mer s'est retirée, laissant deviner des coquillages tourmentés en forme de clé de sol. Le blockhaus se fendille et prend du gîte, ce n'est plus qu'un de ces châteaux éphémères bâtis sur la plage par tous les enfants du monde. Les glaciers fondent, le pic qui supporte le monastère s'écroule, précipitant l'orgueilleuse bâtisse dans le gouffre.

Indifférentes à cette désolation que leur pandémonium provoque, les musiciennes poursuivent la sarabande. Le plancher de verre se fissure – on dirait un puzzle, – un mur vole en éclats. Un vent violent renverse les fauteuils; les lustres s'écrasent *au plafond*.

– Vite! dit l’inventeur... Passons de l’autre côté pendant qu’il est encore temps.

Ils bondissent sur la scène, frôlent les musiciennes enchevêtrées à leurs instruments en une agonie de chairs plaintives et, d’un dernier saut, franchissent le *décor*.

Sandre se retourne.

– Il n’y a plus rien...

– De quoi parles-tu? demande l’inventeur.

– Des musiciennes et de la salle de concert...

– Il fait trop froid ici pour avoir envie de jouer de la musique, la reprend avec vivacité l’inventeur. Dépêchons-nous si nous ne voulons pas mourir gelés.

D’un doigt, il désigne des formes émouvantes éternisées dans la glace: on dirait un orchestre, mais ce sont des femmes nues que la mort a surprises dans des attitudes grotesques, douloureuse parodie musicale. À l’horizon, quelques filaments de vapeur dessinent des chimères inaccessibles.

L'écrivain

ILS PRESENT le pas. Sous leurs pieds, la glace craque comme le sucre sous la dent. Sandre se retourne: la glace se reforme après leur passage.

– L'eau ignore le froid, dit-elle.

Au loin, un volcan crache des flammes. Des coulées de lave sinuent entre les séracs du glacier sur lequel ils cheminent, traçant une route de feu.

Quand ils parviennent aux contreforts du volcan (soudain proche à toucher le sommet de la main), ils éprouvent combien la lave solidifiée est un matériau inerte et plus froid que la glace.

Sur un replat herbeux, ils devinent l'entrée d'une caverne. L'inventeur se dirige sans hésiter vers la bouche obscure.

– Où allons-nous? demande Ambre, haletante.

La voix de l'inventeur résonne sous la voûte de la caverne.

– Sandre s'étendra sur un lit de flammes.

Evan saisit le bras de la jeune fille. Ambre porte à ses lèvres la main libre de son amie.

– Elle tient déjà le flambeau, murmure l'inventeur, le vent court vers sa bouche pour aviver le brasier.

Ils parviennent au fond de la caverne, fermé par une porte que l'inventeur pousse sans hésiter, découvrant une pièce de faibles dimensions. On distingue un homme, de dos, penché

sur une table. Le grattement de la plume sur le papier révèle l'activité qui l'absorbe au point qu'il néglige d'accueillir les visiteurs.

Dans un coin, un lit défait repose sur quatre piles de livres. Quelques rats dorment, en boule, sur un tapis élimé au centre de la pièce. Fixé au mur, un anneau de fer relié au cou de l'écrivain par une chaîne et un collier.

– Faites attention de ne pas réveiller les rats! s'écrie le personnage, sans se retourner.

Il pose sa plume, visiblement dérangé par les visiteurs, et déplace sa chaise. Ambre étouffe une exclamation de surprise.

– C'est le jardinier, dit-elle tout bas à Sandre... ou l'inventeur et, pourtant, ce ne peut être ni l'un ni l'autre.

L'écrivain est nu, si l'on excepte l'anneau qui lui enserre le cou. À l'aide d'une petite clé posée sur son bureau, il déverrouille l'anneau, qu'il laisse glisser au sol en prenant garde de ne pas faire tinter les maillons.

Alors, seulement, il sourit à ses trois visiteurs – ignorant ostensiblement l'inventeur.

– Vous arrivez bien tard...

Sa voix est chargée de reproches. On dirait aussi qu'il se soulage d'un fardeau.

– ... ou trop tôt.

Il se dirige vers le lit, allume une bougie : ils distinguent des manuscrits suspendus à des ficelles, pour permettre à l'encre de sécher ou pour les préserver de la voracité des rats.

S'approchant de la table, les trois jeunes gens s'aperçoivent avec stupeur que les feuillets sont couverts de signes dactylographiés, et non d'une écriture manuscrite comme le laissait supposer le grincement de la plume sur le papier entendu à leur arrivée. Sandre se demande si l'écrivain ne faisait pas semblant...

Celui-ci s’amuse de leur désarroi.

– Regardez attentivement...

Ils examinent le « porte-plume » posé en travers du feuillet : il s’agit d’une minuscule machine à écrire que l’on utilise à la manière d’un crayon – le caractère choisi descend dans la mine par une pression sur le capuchon.

La pièce maintenant éclairée par une deuxième bougie, ils peuvent admirer une splendide collection de moustaches : en brosse, à pointes, retombantes, des baccchantes, des fines, des lustrées, des cirées... moustaches perpétuellement agitées de tics et de frissons.

Mais où diable est passé l’inventeur ? Il a disparu. L’écrivain invite les trois jeunes gens à feuilleter le manuscrit posé sur la table.

– *Ambre est une petite sottie [lit Ambre], dit Véronique à sœur Marie-Angélique ; jamais elle n’osera se joindre à nos jeux.*

– *Qu’en sais-tu, péronnelle toi-même, réplique la religieuse ; nul besoin de diplôme pour pisser dans la bouche d’une femme.*

Ambre repose violemment les feuillets. L’un glisse à terre. Des larmes coulent de ses yeux.

– Jamais ! jamais ! crie-t-elle. Jamais Véronique n’a pu dire cela.

– Qu’en sais-tu, hirondelle, répond en riant l’écrivain. Ne suis-je pas le maître du récit. Continue plutôt ta lecture. Je suis en forme en ce moment et je crois qu’il est bon.

Un casque de baladeur sur la tête, il se déhanche en une danse grotesque, son sexe battant le tempo d’une musique criarde et cacophonique.

Les mains tremblantes, Ambre rassemble les feuillets et ramasse celui qui a glissé sur le tapis. Elle y jette un œil.

... *Sandre est descendue dans le sommeil d’Ambre. Elle rampe sur son ventre, lisse la peau de ses doigts, reconnaît dans l’obscurité*

les creux et les bosses de l'amour. Plus bas, elle enfouit son joli petit nez dans la fente qui sent le pipi.

– Pourquoi, soupire-t-elle, n'essuie-t-elle pas la goutte quand elle a fini de pisser?

Plus bas encore, sa langue défroisse l'œillet. Un goût de terre envahit la bouche de Sandre – Ambre ne supporte pas le contact du papier sur sa tendre chair.

– Je la nettoie ainsi chaque nuit, soupire Sandre, pour qu'au matin elle sente bon dans le récit tandis que je pue comme une harengère.

Ambre abandonne le manuscrit. Elle s'assoit sur le lit, enfouit son visage dans ses mains et pleure abondamment.

– Pourquoi faut-il qu'il salisse ce que j'ai épargné quand ce que j'ai sali se trouve préservé?

Evan, à son tour, s'empare du feuillet. C'est bien la même page et, pourtant, ce qu'il lit est différent.

Quand le supérieur eut fini de parler, Evan le regarda, hébété.

– Allons, dit le supérieur, je vois bien que tu n'auras aucune peine à paraître moins intelligent que les autres pensionnaires; tu es visiblement stupide, peut-être même demeuré comme de nombreux paysans de la vallée. De plus, tu es laid et cela enchantera nos élèves de te le rappeler sans cesse par le spectacle de leur prodigieuse beauté. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'ils exercent sur toi leur espièglerie naturelle et bon enfant. Tu verras, ce sont de joyeux compagnons... Je te conseille de tout subir sans rechigner, les poubelles sont remplies de tes semblables.

Evan repose le manuscrit et éclate de rire. Le récit est un faux. L'écrivain s'empresse d'ajouter, dans le droit fil de sa pensée :

– À moins que la vie elle-même soit à ce point chargée d'illusion que notre imagination rehausse ce qui est terne quand le cœur est exalté et ternit l'éclat de toute chose quand l'esprit

est la proie de la *mélancolie*. Sur la gravure de Dürer, l'Ange expie par la beauté la douleur d'être vain.

Les rats sont à présent éveillés. Ils courent en tout sens sur le tapis mais se gardent d'en franchir les limites, comme s'il était bordé de franges enflammées.

Sandre n'ose regarder le manuscrit. L'écrivain lui tend une feuille, comme un miroir. Elle ferme les yeux, se refuse à la lecture. Entre ses doigts, le papier est une lame froide dont elle craint la morsure. Puis elle se décide, prête à tout.

– Oh! la page est blanche...

– Oui, dit l'écrivain avec humeur. Je commençais l'histoire de Sandre quand vous êtes entrés...

Épilogue

IL Y A UNE AUTRE FIN à cette histoire, dit l'écrivain à son visiteur. Mais, avant de vous la lire, je vais vous exposer ce qui m'a amené à l'écrire.

Le visiteur fait bouger sa chaise. Le bois craque.

– Tout a commencé par un livre...

L'écrivain se lève et se dirige vers une grande bibliothèque qui sépare en deux la pièce principale, chambre et bureau tout à la fois, de son appartement.

Après avoir fouiné quelques instants dans les rayonnages, il en sort un épais volume.

C'est un beau livre, fabriqué avec soin et recouvert par son possesseur de papier cristal pour le protéger de la poussière.

– Je connais cet ouvrage, dit le visiteur, mais je ne l'ai pas lu.

– Il fait partie de la tribu légendaire – son tirage est épuisé et sa découverte, chez les bouquinistes hautement improbable. Tout le monde, aujourd'hui, a entendu parler des *Jardins Statuaires* de Jacques Abeille. Mon exemplaire est rare à plus d'un titre. L'auteur me l'a dédicacé et certaines pages comportent des variantes : un cas rarissime de livre qui *s'auto-écrit*, pourrait-on dire, dans le secret de la bibliothèque ; peut-être la proximité des autres livres, tous relevant du plus haut imaginaire, favorise cette génération spontanée des caractères... On peut donc relire sans cesse *Les Jardins Statuaires*, on

y découvrira toujours de nouveaux mystères, des personnages énigmatiques, des statues sans visage en route pour Terrèbre.

Le visiteur se désintéresse du propos. L'écrivain poursuit son monologue.

– Nous avons formé une société secrète des lecteurs de Jacques Abeille. Sans lien formel, nous savons pourtant nous reconnaître et franchir les lieux et les livres. Pour chacun d'entre nous, les livres se montrent capricieux et imprévisibles. Certains se plaignent même de leur tyrannie...

Lorsque j'ai feuilleté *Les Jardins Statuaires*, j'ai su, à la lecture des premières pages, que je tenais un de ces *trésors définitifs* que nous rêvons tous, un jour ou l'autre, de découvrir.

Il rit, d'un rire grave.

– Vous savez, le genre de livre qu'on regrette d'avoir lu, non du point de vue banal de l'ennui, mais de ce qu'une telle découverte ne se renouvellera jamais.

– Nous voilà bien éloignés de notre propos initial, dit le visiteur, avec une pointe de lassitude dans la voix.

– Moins qu'il n'y paraît, rétorque l'écrivain. Dans *Les Jardins Statuaires*, l'auteur décrit avec minutie les rapports entre les hommes et des statues : l'homme ne produit que des objets naturels, qui ne doivent rien à son talent de fabricant. Il demeure le *petit jardinier* d'un monde habité par des objets proliférants.

Les statues résultent d'une fossilisation précoce de molécules vivantes... De nombreuses personnes disparaissent chaque année, dont on ne retrouve jamais trace...

Le visiteur devient attentif.

– Vous ne voulez pas insinuer...

– Soyez vigilant, surtout la nuit. Parfois, je sens un froid inexplicable me gagner. Je dois alors masser vigoureusement

la chair pour qu'elle retrouve sa souplesse. Méfions-nous de la statue qui sommeille en nous!

Le visiteur pressent la blague, *hénaurme*.

– Bah! fait-il, amusé, ce n'est qu'une attaque de *notoriété*.
On s'en remet.

L'écrivain fait mine de ne pas avoir entendu et poursuit :

– Les accès d'engourdissement deviennent plus fréquents. Je sens des parties de mon corps dures comme de la pierre. J'ai décidé, après avoir consulté en vain les plus grands spécialistes, de me guérir par l'écriture comme, j'en ai l'intuition, dut le faire à son époque Jacques Abeille.

– C'est pour cela que, dans votre roman, les statues tiennent une telle place...

L'écrivain soupire :

– Elles encombrent la tête plus encore que les musées!
– Êtes-vous parvenu à vous débarrasser de vos crispations?
– Oui. En revanche, mon obsession s'accroît chaque jour.
– En clair, vous *statufiez* le monde qui vous entoure pour échapper à la malédiction...

Depuis quelques instants, son interlocuteur affiche un air goguenard et passablement insolent.

L'écrivain propose à son invité une visite du grenier. Ils s'y rendent par un escalier torsadé, véritable labyrinthe de marches et contremarches, qui désoriente le nouveau venu.

Quand son hôte pousse la porte, le visiteur ne peut retenir une exclamation de surprise: la pièce est encombrée de statues emmêlées dans des poses obscènes. Des sexes de pierre pénètrent des vulves à jamais immobiles; des langues raides recueillent des liqueurs figées. Dans un coin, on distingue deux adolescentes, tête-bêche, absorbées par des langotages éternels et réciproques. Plus loin, le sexe d'un garçon au visage contrefait est à jamais enfoncé dans la bouche d'un adolescent

– sur la joue duquel des larmes de pierre ne peuvent s’écouler.

– Une histoire qui a mal tourné, commente sombrement l’écrivain.

Près de la porte, une statue, plus ancienne, est brisée. L’on devine la structure étrange du matériau, proche de ce bonbon que les confiseurs appellent *bois d’amour*.

Le visiteur s’agite, mal à l’aise. L’écrivain, perdu dans ses songes, ou déjà au seuil d’une autre histoire, poursuit son discours professoral :

– La vie résulte d’un accident, probablement unique dans toute la galaxie. Ce léger *dérapiage* de la Nature arrive à son terme – la planète a pour ainsi dire réparé ses désordres intérieurs – et la mission de l’être humain, ce stupide bipède, est de mettre fin à une expérience déplacée de prolifération des composés carbonés au détriment des silicates. Vous comprendrez alors aisément la place – ou le rôle – des statues dans cette aventure : elles rétablissent l’équilibre nécessaire entre les substances fondamentales de l’univers. Cela ne résout en rien, il est vrai, l’étrangeté de leur accouplement. Je les ai découvertes ainsi et n’ai en rien modifié leur pose. Cette *rémanence* du vivant dans ce qui déjà retourne à l’éternelle stabilité du vide est un signe de la proche *délivrance*.

Table des matières

Les Fruits	9
Véronique.....	13
L'œuf.....	19
Le chocolat.....	25
La cellule.....	31
Les statues	37
Les cages.....	45
Evan.....	55
Les glaciers	59
L'inventeur	67
Le jardin.....	71
Le puzzle	75
Le concert	81
L'écrivain.....	85
Épilogue.....	91

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-157-6

Mise en ligne :
novembre 2013.

Achévé d'imprimer en septembre 2015
sur les presses de Sobook (59100 Roubaix)

En couverture :
Jean-Jacques Gévaudan,
illustration pour *Justine* de Sade
(dessin à l'encre, vers 1970)
<http://www.jjgevaudan.fr>.